

A Paul Genzen et Pierre Simons qui m'ont sauvé la vie
A Pauline qui m'a toujours demandé de lui décrire les villes.

UNE ANNEE DE SOUFFRANCES

CHAP. I

Depuis qu'il était au Collège, Nganda ne m'a jamais parlé de sa famille. Quand je glissais un mot sur ce sujet, il me regardait droit dans les yeux et s'eclipsait ensuite sous prétexte d'aller achever son devoir ou faire une dissertation.

Voilà déjà six ans qu'il était au Collège.

Tu sais bien, Pauline, qu'il est de chez moi. Te souviens-tu de lui? Je passais les vacances à la maison, mais je ne lui jamais rendu visite. Tu te demandes pourquoi? Je vais te le dire.

Je connais très bien sa mère, sa soeur Rose, elle venait souvent rendre visite à ma soeur. Lorsque Nganda m'a trouvé au Collège, il m'a dit qu'il était le frère de Rose. C'était un jeune adolescent que aimait beaucoup la poésie. Il faisait quelques poèmes qui n'étaient pas du tout mal composés et me les apportait pour les corriger.

Un jour, il se précita dans notre classe et me dit:

- Que penses-tu de ce poème?

- Laisse-moi voir, répondis-je sans détacher les yeux de mon cahier de Grec.

"Je suis l'Africain, le Noir, le Condamné,
Je suis le Dernier des Noirs assassinés
Le dernier cri des Noirs guillotiné
Par la main criminelle de l'homme d'outre-mer
Qui fit esclave mon père et ma mère.

Le sort qui m'a jeté les mains derrière le dos
Dans ce nid des noirs réclament la liberté
C'est lui que je chante mes deux mains levées
Dans les vallées sombres et les montagnes féticheuses
Quand les esprits montent et se mettent à chasser.

Le soleil s'est levé, la nuit a disparu,
Du fond du tombeau un noir qui mourut

Des mains occidentales, ces mains cruelles
Lancent vers l'Afrique un grand cri d'appel.

Si vous me réveillez, esprits nocturnes
Vous chasserez de ma tombe cet homme qui trace
De son arme cruelle qui est la civilisation
"Ici est enterré un de ces négrellons"

- Mais, ce poème est celui d'un révolté? dis-je en levant les yeux sur ce jeune homme aux idées étranges. Tu as lu Camus?
- Quel Camus?
- Albert Camus bien sûr!
- No, continue.

Mais ces esprits néfastes, ancêtres de mes pères
Écoutent distraits ou réclament des sacrifices
Ils attendent dans la brousse le moment propice
D'attaquer et tuer le dernier de mes frères.

Alors moi je gis dans ma pauvre demeure
Et tristement j'observe dans l'obscurité
QU'il aie fini d'écrire avec toute sa gaieté:
"Il mourut sans fortune, ni joie, ni honneur."

- Pahl Tu as de l'imagination mais fais attention, tu peux causer des ennuis à ton cerveau.
- C'est en tout cas de ma pure vérité; dit Nganda avec un air sérieux
- Quelle vérité? Est-il vrai que tu es 'un condamné'?
- Oui, oui, je le suis et je crois que je le resterai toute ma vie; dit-il sans hésiter.
- Pauvre poète, tu vas te compliquer la vie!
- Mais je sus au fond de moi-même que ce garçon se livrait un combat intérieur et qu'il me cachait quelque chose dont il ne voulait révéler le secret;
- Mais enfin, repris-je après un moment de silence, contre quoi te révoltes-tu?
- Tout.
- Tout, c'est quoi? C'est imprécis? Demandai-je avec cet air que prennent les professeurs pour montrer aux étudiants qu'ils sont supérieurs.
- Tes questions sont capables de tuer un boeuf; dit-il en se détournant, puis il ajouta:
- Contre tout ce que tu vois, ces cours, ces bibles, ces fétiches, ces discours, ces cahiers... tout m'est insupportable.
- Tu m'inquiètes, ajoutai-je pour dire tout simplement quelque chose. N'as-tu pas eu une enfance malheureuse, Nganda?
- Mais, bien sûr, tu devais le savoir, mon père ne vit pas avec ma mère il y a sept ans, il l'a chassée. J'ai toujours vécu avec ma grand-mère.

Mon père ne se soucie de rien, on raconte qu'il veut vendre notre propriété pour avoir de l'argent pour s'acheter de la bière. Et il accompagna ces mots d'un grand soupir qui me montra qu'il avait réellement de la peine. Il me quitta sans me dire bonsoir, ce qui ne lui arrivait jamais.

Un seul événement peut bouleverser notre vie. Je n'ai jamais su pourquoi. Mais je sais que c'est comme ça! Son éducation ~~cléricale~~ clerical l'a marqué pour toute la vie. C'est grâce aux propos, Pauline, recueillis là-bas, dans votre campagne que l'ai pu connaître les étapes de son éducation.

Il y a de ça très longtemps. Nganda rentrait de l'école. La pluie venait de cesser comme sur un ordre du ciel. Tout en essuyant les gouttes de pluie qui descendaient lentement sur son visage, il se disait: "je dois aller voir grand-mère, maman m'a dit que c'est absolument important." Il oblique par le sentier qui traversait les bananeraies sombres en répétant la ~~leçon~~ leçon de Géographie du soir: "Le Rwanda se trouve en Afrique Centrale entre le premier et le troisième degré de latitude sud et entre le vingt-neuvième et le trente-unième de longitude-est de Greenwich..."

Greenwich, qu'est-ce que c'est? se demanda-t-il. Le moniteur l'a dit, il faut le retenir par coeur."

Il se mit à courir. Rien ne bougeait. A part quelques gouttes paresseuses qui avaient oublié de tomber, rien d'autre ne se manifestait. L'endroit inspirait la peur. Mais Nganda n'avait pas peur. Il n'était pas impressionné car il avait parcouru tous ces lieux à la recherche des bananes mûres ou pour chasser des perdrix avec les autres garçons de son âge.

Les voisins disaient, surtout les femmes, qu'un léopard s'y promenait la nuit. Nganda n'y attachait pas d'importance.

Il arriva devant la maison de sa grand-mère et en essuyant les gouttes qui restaient encore sur son visage, il se précipita à l'intérieur.

- Bonsoir, grand-mère, maman m'a dit que tu voulais me voir.

- Oh! Comme tu es trempé! Viens près du feu. Pourquoi ne t'es-tu pas abrité?

- Parce que la pluie m'a attrapé en traversant la bananeraie de Kimonyo, et tu sais que je ne suis pas le seul à y être mouillé, Ruhara, ton frère, y est mort pendant l'orage n'est-ce pas?

- Tais-toi, tu devais employer les feuilles de bananier, c'est ce que nous faisons quand j'avais ton âge.

Elle venait d'user ses soixante ans. Elle était encore en forme malgré la vieillesse qui l'avait courbé le dos. Elle pouvait encore cultiver. Celui qui peut cultiver est utile. Quand la force l'abandonne, la société aussi se détourne.

Nganda aimait beaucoup sa grand-mère, c'est elle qui l'avait éduqué dès son jeune âge. Sa mère, se préoccupant de l'éducation de Rose, le confia à Nyandwi, sa mère. Elle s'était fiée à l'enseignement des blancs et craignait que son fils ne soit totalement occidentalisé. Les prêtres qui lui rendaient quelquefois des visites en allant voir la rivière Kanyaru demandèrent une place pour Nganda à l'école de Magi.

Sa mère céda à regret. Quelques jours après, ne pouvant pas résister à la pression des prêtres, elle se fit baptiser. Sa fille qui cherchait depuis longtemps une occasion d'aller à la messe comme les autres, suit immédiatement son exemple. Le fleau gagnait toute la famille. Sauf le père qui était toujours préoccupé de sa ration d'urwagwa plus que n'importe quoi!

Nganda s'approcha du feu et commença à dévorer les haricots et les patates douces que lui présentait Nyandwi. Exceptionnellement, ce soir elle semblait soucieuse. Son petit fils ne levait même pas les yeux. Il avait feu. Cette feu qui les élèves en rentrant de l'école. "Demain, se dit-il, c'est mon baptême, je ne serai plus Nganda, mais Vincent Nganda! Quel beau nom!" Un sourire illumina son visage.

- Grand-mère, maman a-t-elle préparé de la bière de sorgho pour mon baptême?
- Oui, Nganda; dit-elle en riant.
- Combien de cruches?
- Cinq pour le baptême des Blancs et deux pour ...
- Deux autres pour?
- Pour notre baptême à nous.
- Qu'est-ce que c'est demanda-t-il la bouche pleine.
- Ecoute, mon enfant, tu n'es plus un gosse, tu vas devenir un homme, il faut que tu saches. Ce soir quand tout le monde sera au lit tu vas savoir. Puis elle se replongea dans son silence sans lui dire un mot de plus. Il fut incapable de continuer de manger. Les mots de Nyandwi résonnaient dans son cerveau. "Que vais-je savoir?" Il ne pouvait pas lui poser une seule question concernant ce sujet. Quand elle te dit: "Tu verras", c'est qu'elle te réserve une grande surprise. On ne brûle pas les étapes chez Nyandwi? C'est inutile. Tout livré à ces pensées, Nganda se laissa glisser parmi les nattes et s'endormit.

- Où allons-nous, grand-mère; demanda Nganda en se réveillant
- Chez ton oncle Ruvuma
- Quoi faire?
- Viens, tu verras

La nuit était totale. Un silence à effrayer une hyène régnait sur les bananeraies. Cette nuit il eut peur. L'idée du léopard l'obsédait toujours. Un cri d'un hibou déchira la nuit.

- Ces sales oiseaux, chaque fois qu'ils viennent c'est pour emporter quelqu'un. La veille de la mort de ton grand-père, ils ont passé toute la nuit à hurler derrière notre maison. La veille de la mort de mon frère aussi un ibis est venu se poser sur notre toit, elle continue sa route.

Son petit fils écoutait ses histoires avec effroi. Il écoutait toujours. Mais il ne dit rien de plus. Le hibou était venu sur leur terrain, la mort devait choisir entre lui et sa grand-mère. Il murmura une prière: "Mon Dieu fais que je ne meure pas, je suis trop jeune, pourquoi me laisser mourir? Pourquoi suis-je né puisque je meurs si tôt?

Qu'ai-je fait pour mourir si vite? Conservez aussi grand-mère, elle m'aime; laissez-nous le temps de vivre. Seigneur, pardonnez ses..."

- Bonsoir Nganda.

Il leva et reconnut sa cousine Cécile. Sans le savoir il était arrivé chez son oncle maternel. Cécile était d'une année plus âgée que lui. Elle n'avait pas eu la chance d'aller à l'école mais avait pu suivre quelques leçons de catéchisme à Magi.

Les études des filles étaient considérées comme sans valeurs?

- Sais-tu pourquoi nous sommes ici cette nuit? demanda Nganda silencieusement. Elle éclata de rire, et le prenant par la main elle voulut l'entraîner dans la maison où toute la famille s'entretenait sur plusieurs sujets.

- Demain, c'est ton baptême et il faut aussi le consentement des ancêtres de notre tribu; dit la jeune fille en arrivant sur le seuil de la porte. Et avec un air sérieux elle ajouta:

-Gare à celui qui refusera ou négligera ces cérémonies, des malheurs s'abattront sur toute sa famille et il n'aura d'enfants. Avant de poser une seule question, il était déjà entraîné à l'intérieur où toute la famille avait pris place.

Son oncle était assis sur un tabouret qui servait de siège aux chefs du clan. Ce soir, puisqu'il voulait s'adresser aux ancêtres, il devait s'y asseoir. Nganda, conduit par le chef des rites, qu'on avait invité, se dirigea vers son oncle qui lui ordonnait de s'agenouiller. Ruvuma, avec des mots ingénieux, trampa les feuilles d'umuko (arbre qui accueillit lyangombe lorsque la buffre le projeta en l'air) dans un liquide blanchâtre et aspergea l'assistance.

Les cérémonies continuèrent toute la nuit. Tantôt Ruvuma invitait Nganda à prononcer ou à répéter des mots magiques et celui-ci s'en tirait avec beaucoup de difficultés, tantôt c'était lui qui s'essayait sur le tabouret pour promettre ceci ou cela: "Que Lyangombe me coupe la tête si je dévoile ce secret!" Pardonnez-moi, Dieu de mes ancêtres si je dévoile ce secret à la place de Nganda; j'ai tort, et je me confesse à Kay Lyangombe le Tout-Puissant!

On alla vers "l'arbre protecteur". Sous lequel se déroulèrent d'autres cérémonies. Là, c'était plus sérieux. On menaçait le jeune homme de le tuer, de le fouetter, de le noyer... On brandissait des lances sur sa tête pour que jamais dans le futur, il ne puisse dire le secret dont on venait de le confier. Enfin, on aspergea l'assemblée pour la dernière fois et on rentra.

Durant toutes ces rites, on buvait dans une petite cruche qu'on avait purifiée dès le début de la cérémonie. On criait, on bavardait on faisait n'importe quoi. C'était vraiment le moment de montrer ce qu'on était; leur bruit s'entendait à quelques kilomètres : toutes les affaires avec de la bière ne se passent jamais de bruit. Mais qu'importait? Les prêtres habitaient très loin puis tout le monde dormait, en plus c'était normal, sauf pour les prêtres, c'était un péché, mais ils habitaient très loin là-bas à Mugombwa, la Cité des Elus!

Ce soir, Nganda était devenu un homme. Il avait oublié son baptême et devait se réjouir avec les autres. Sa grand-mère avait rajeuni de vingt ans. Cécile le regardait avec des yeux doux.

Et la femme de Ruvuma ne s'empêchait de dire tout le temps à sa fille: "Oh! comme il est gentil!" Il sera un homme fort!"

Tout à coup une cloche sonna comme pour accuser Nganda.

Il se souvint: il avait commis un péché!

Après ces rites, c'était le tour de Ruvuma de raconter ses exploits, ceux de ses ancêtres, ou encore des histoires de guerres, de voyages chez le mwami et tant de choses fascinantes pour se montrer assez expérimenté devant ces femmes et ses enfants. Les autres ne le contredisaient pas. Ce fut ce jour où Nganda apprit comment était mort son grand-père, les difficultés auxquelles toute la famille était exposée, les dangers que couraient sa mère, son oncle, sa grand-mère ses sœurs...

Le grand-père de Ruvuma avait marié sa fille à un homme extrêmement autoritaire qui avait donné une vache en dot. Le premier veau ravenait de droit au gendre. La vache mourut. Elle ne laissa rien. Après la mort du grand-père de Ruvuma, ce fut l'occasion pour le gendre de réclamer la fameuse vache. D'où procès à la cour royale de Nyanza. Les autres chefs du village, désireux de s'appropriier des terres, obtinrent par leurs intrigues sa condamnation à une année de travail forcé. Il voulut s'enfuir vers le pays de Nkole. Il fut trouvé au bord de la route percé de trois lances dans la poitrine. Pour Ruvuma, on aurait tué son père pour pouvoir s'approprier ses terres tandis que lui-même sera en prison pour la fameuse vache. Voilà une haine vieille de trois générations existait toujours. Et pour terminer il s'adressa à Nganda en termes: "Sache désormais, mon enfant, que les ennemis ne manquent pas, du moins dans le monde noir, parce que c'est lui qui je connais."

- Pourquoi maman n'était-elle pas là? demanda Nganda une fois arrivés à la maison.

- Elle ne veut pas d'attirer des ennuis avec des prêtres, tu le sais bien, répondit Nyandwi en montrant ses dents usées, ce qui la rendait encore plus sympathique.

- Pourquoi? Est-ce défendu? Vous le faites pourtant?

- Les chrétiens disent que c'est un péché, qu'on risque d'aller en enfer.

- Alors? Toi et Ruvuma, vous êtes condamné à rester éternellement aux enfers puisque vous le faites tout le temps?

- Mon enfant, les enfers n'existent pas, le ciel non plus, c'est une invention des Bazungu, malheureusement il y a aussi des noirs qui le croient pour recevoir des médicaments, des vêtements et tant de choses attirantes que tu vois chez les riches. Quand je mourrai, je rejoindrai mes ancêtres dans leur royaume, je serai dans le nombre de ceux que tu devras honorer; tu devras nous réserver quelque part une gourde de jus de banane comme tu m'as toujours vue le faire. Tu comprends?

- Mais, grand-mère, dès demain je suis chrétien?

- Non, d'abord tes ancêtres, les saints après, si tu ne le fais pas, notre colère sera grande. Elle s'acharnera sur toi. Des malheurs innombrables suivront. Tu n'auras aucun enfant, ni la femme, ni les vaches et à ta mort qui viendra nécessairement assez vite, nous ne t'accepterons pas dans notre demeure... Comme elle était au milieu de son discours, un gros rat aux yeux rouges passa juste devant Nganda pour aller grimper le pilier central et se cacher dans le toit.

- Tu vois, reprit la vieille femme, c'est ma mère, chaque fois que je dis la vérité, elle vient me dire: "c'est ça, ma fille, je veille sur toi" Et elle se mit à sourire.

- Ecoute maintenant, ajouta Nyandwi.

Comme pour enforcer ce qu'elle venait de dire, le gros rat, pardon-l'arrière grand-mère de Nganda venait d'émettre un son qui envahit toute la maison.

- Elle appelle les autres

Un moment eut l'impression que de milliers de regards farouches le menaçaient à travers le toit. Lui qui allait devenir ~~shaxá~~ chrétien et négliger le culte des ancêtres. Il fallait se décider. Les ancêtres n'aiment pas attendre.

Ce soir il promit de faire leur volonté même dans le futur. Ce fut lui qui offrit le jus de banane aux ancêtres parce que c'était cela que le gros rat et toute la famille était venus chercher. Il aspergea d'abord l'intérieur de la case aux esprits à l'aide ~~du~~ d'un chalumeau, puis il posa délicatement la gourde et se retira en silence. Demain, se dit-il; c'est le tout des saints des Blancs.

Cette nuit il ne sut pas dormir. Il avait appris à l'école que le culte aux bazimu était un péché. Maintenant, il promit de faire leur volonté. Il fallait donc tenir promesse.

Les esprits sont encore plus méchants quand on leur joue un mauvais tour. Il fallait exécuter leurs ordres s'il voulait sauvegarder sa vie.

Pendant qu'il dormait, il fit des rêves étranges: une armée de soldats blancs occupait leur bananeraie, de l'autre côté, des noirs brandissant des lances et toutes les armes barbares le menaçaient avec des flèches, une méchanceté sans nom se lisait sur leurs visages. Une flèche lui traversa la gorge. Aaaaa! Gougouhougouuu! un coq chantait! Il se réveille en sursaut. Oh, mon Dieu, ce n'est pas vrai, c'est un cauchemar! Le jour se levait. Un jour splendide pour un baptême!

Une foule immense attendait à la cour de l'Eglise. Un noir au nez long et pointu, aux jambes minces nageant dans une robe blanche vint leur dire d'entrer. Deux prêtres blancs et deux noirs étaient à l'autel. La cérémonie commença. Nganda allait promettre pour la deuxième fois de faire la volonté des autres puissances infernales. Il se sentit mal à l'aise tandis que tout autour de lui, le public semblait goûter un plaisir infini. Il se mit à comparer. Les cérémonies étaient identiques: des amen dont il ne comprenait pas le sens, des je le renie sans conviction et sans valeur apparentée; tout cela invoquait à ses yeux les cérémonies de la veille.

Enfin on aspergea la foule pour la dernière fois. L'assistance reçut la permission de rentrer. Nganda ne trouva aucune différence entre ce prêtre qui tendit les mains en disant allez dans la paix du Christ et Ruvuma qui lui avait dit: "Que Lyanombe te garde, mon enfant". Seulement ce prêtre était blanc et richement vêtu.

Nganda suivit sa soeur et sa cousine. Il ne parlait pas. Il était toujours préoccupé à mettre une différence entre les deux cérémonies. Il eut beau torturer ses méninges, il ne trouva rien, sauf la haine qui les opposaient: à ses yeux, toutes les deux étaient identiques mais se haïssaient. Livré à ces pensées, il ne se rendait pas compte qu'il était arrivé à la maison où une foule immense attendait la distribution de la boisson. Marie, la petite cousine de Nganda, déploya les nattes sur le sol pour les personnes de qualité. Les autres pouvaient se contenter d'un morceau de bois ou des feuilles de bananier. Il en avaient d'autre qui usaient leurs culottes sur le sol en attendant que le chef Ruvuma pende à eux pour leur gourde d'urwagwa. On pouvait voir des catégories différentes de gens, se bousculant, intriguant, pour cette boisson qui leur fait passer une nuit dans la brousse pour se lever le matin aux chants moqueurs des oiseaux.

On but toute la nuit. Tout le monde était gai. Cécile occupait Nganda. On voyait partout des groupes très animés. On danse, on se lance des plaisanteries. Mais parmi tout ce monde, Cyuha, le père de Nganda, ne disait rien. Il était seul avec sa gourde au fond de l'axe enclos. Il buvait sans se soucier du bruit autour de lui. Pauline, puisque tu m'as toujours demandé de raconter ce récit, c'est à toi que je demande des excuses:

ce Cyuha que tu connais peut-être, parce qu'il habitait près de chez moi, est très important dans ce récit. Il faut donc que je te le décrive. Non, Pauline, tu es capable de découvrir son caractère après toute ce que je te ~~xxxxx~~ raconter sur son sujet.

Cyuha, le père de Nganda, était le seul fils qu'avait laissé mon père avant de mourir sous les effets de l'alcool. Sa mère morte bien avant les avait abandonnés à leur sort. Son père prit une autre femme qui ne put pas s'occuper correctement de Cyuha. Elle ne lui donnait jamais de la nourriture sauf quand le père était présent. Et Cyuha, choyé par son père, alla se plaindre.

"Si tu ne peux pas éduquer cet enfant comme si c'était ton propre fils, tu peux t'en aller."

"Je ne peux pas nourrir de mon travail un vermisseau de ta femme," avait répliqué la femme, et depuis lors, personne n'a entendu parler d'elle.

Cyuha aidait son père. Quelquefois, il allait chercher les patates douces quand son père préparait les haricots. C'était lui qui l'aidait à brasser les bananes et la bière recueillie devait être une partie consommée par ~~xxx~~ le père et le fils. Il était rare de ne pas trouver chez eux quelques cruches d'urwagwa. Et à l'absence du lait que l'on trouvait généralement chez les riches, Cyuha apprit à boire de l'urwagwa dès son jeune âge. Son père ne pouvait l'en empêcher parce qu'il disait tout le temps: "la bière fait l'homme"!

Quand Cyuha eut dix-sept ans, son père mourut. (Mes condoléances!) Il resta seul. Cette solitude le poussa à se chercher une femme à dix-sept ans. Ruvuma, son voisin, consentit à lui donner sa sœur parce qu'il voulait qu'elle s'occupe de toutes ces terres qui étaient très fertiles. Elle pouvait enrichir leur famille. Quand une fille vient rendre visite à ses parents, elle apporte une cruche de bière. Ruvuma y trouvait donc du profit. Une année après ils eurent un premier enfant qui mourut. Après ce fut la naissance de Rose et de Nganda. Alors Meza devint stérile. On consulta les devins, qui leur demandèrent une chèvre. Mais Cyuha n'en avait pas. Sa ration quotidienne de bière le préoccupait plus que ses enfants. Il avait été toujours en disputes avec sa femme à cause de cette boisson qui l'avait colonisé. Et chaque fois il lui disait: "va trouver ta mère, elle donnera tout ce que tu veux, moi je suis un incapable, ou encore il y a d'autres maris plus compétents que moi."

-Que veux-tu demander Cyuha sur un ton cent pour cent ivre.
M'apportes-tu un chalumeau? L'autre est bûché.

- Non, dit calmement sa femme, je viens te dire qu'il est assez tard qu'il se fait noir, que l'orage se prépare, il faut faire attention sinon tu subiras le même sort que mon oncle.

- Les femmes! les femmes! elles ont toujours quelque chose à dire. J'ai toujours vécu seul. Mon père est mort. Et moi, suis-je quelque chose devant le monde? Non, je suis comme la farine dans l'eau. Je suis impuissant. A quoi bon de fuir ce qui tu rencontreras un jour? Cyuha se tut et ne put lire l'expression de son visage à cause de l'alcool qui l'aveuglait.

- Demande le chalumeau à ta mère, j'ai soif, trop soif.

Il se renversa sur le dos et regarda sa femme entrer silencieusement dans la maison de sa belle-mère: "Je dois me chercher une autre femme, si dit-il, celle-là ne me donne que des bâtards."

Il était presque le matin. Cyuha n'avait changé de place. Il était resté au fond de l'enclos avec sa gourde, et quand elle était vide, elle appelait son beau-frère qui le remplissait.

Alors, Pauline ne t'es-tu pas encore fait l'idée précise de cet homme? Et bien, en voilà encore! Un jour il ne trouva de l'urwagwa. Il en tomba malade. On vint avertir mon père de sa mort proche. Mais par chance, on apporta la bière de sorgho comme du viatique. A la même minute, il se leva et alla chercher sa ration habituelle. Un jour je lui ai demandé pourquoi il buvait trop et ne s'occupait pas de ses enfants. Il m'avoua franchement que s'il ne buvait pas il devait inévitablement mourir. Et pour boire, il fallait beaucoup d'argent, et supposait beaucoup de victimes.

Il avait aimé sa femme, me disait-on, juste après leur mariage. Deux jours après la naissance de Rose, il avait courtisé une veuve qui l'avait chassé après quelques nuits de vie commune. On raconte même à la campagne qu'un jour il trouva cette veuve avec un concubin et qu'il attendit que le rival ait fini son travail afin de se rouler dans la même natte avec sa soi-disant femme.

Les jeunes filles composèrent une danse à l'inspiration de cette scène. Cette danse existe toujours, ma chère Pauline, ce qui agace maintenant Nganda. Mais, dis-moi, Pauline, je crois que tu la connais assez, cet homme sur lequel va se dérouler tout le drame.

Ma chère Pauline, tu m'as demandé de te raconter cette histoire. Il faut que je te donne tous les détails, n'est-ce pas? C'est pourquoi alors je dois dire quelque chose sur Ruvuma. Te souviens-tu de lui? C'est l'oncle d maternel de Nganda. C'est lui qui a donné sa sœur Meza à Cyuha pour avoir de quoi boire quand elle viendrait rendre visite à sa mère.

Mais ce que j'admire en lui, c'est qu'il possède toutes les qualités d'un vrai Rwandais. Il sait choisir entre le bon et le mauvais. Tous les Rwandais sont comme ça. Est-ce à cause de l'expérience? Sont-ils "les instruments de la divinité"? Je n'en sais rien, Pauline, Ruvuma n'a jamais mis les pieds à l'Eglise, et il ne les y mettra jamais. Mais mes enfants, ma femme, ils peuvent y aller s'il en ont envie.

Il le disait le jour où il était venu trouver mon père. Celui-ci était absent. J'étais seul à la maison. Je l'ai accompagné. Même si les prêtres ne me donnent rien, qu'ils gardent leurs médicaments, je sais qu'ils les donnent seulement aux chrétiens alors qu'à l'église ils prêchent l'égalité de tous devant le Tout-Puissant.

- Mais, Ruvuma, il nous montrent le seul Dieu, tandis que vous, vous dormez toujours dans ces histoires païennes, ces Nyabingi, ces Lyangombe etc... Tout ça est démodé pour notre temps; dis-je sans conviction.

- Ah! vous les jeunes, ils vous ont eu! Je crois qu'il est difficile de vous enlever ces idées. Mais je vais te donner un exemple: quand ton enfant est malade, tu donnes quelque chose, que ça soit une chèvre; un boeuf de la bière, etc... et ton enfant guérit; va passer tout ton temps à prier, donne tout ce que tu veux, ton enfant ne guérira pas. Jure des mensonges sur Lyangombe ou encore dévoile son secret, tu seras fou; fou je t'assure. Et sur un ton mi-songeur, et mi-sérieux elle ajouta:

- D'ailleurs je ne devais te le dire, c'est un secret des ancêtres, mais toi aussi tu as besoin de savoir pour le transmettre à nos descendants. Je ne pouvais m'empêcher de rire. Le brave homme se fêta. Il s'en alla et à deux mètres un ricanement s'échappa de sa gorge et il me dit:

- Fils de Mutabazi, ton père n'a jamais désobéi à son père, nous ne sommes des gens qui se moquent de ce nous légué nos pères, mais vous, la génération actuelle, vous nous déshonorez. Que j'entende ma fille aînée si ce n'est pas le coup de ces études que vous prétendez faire.

- Ah! ça, non! m'écriai-je indigné.

- Un conseil, mon enfant, si vous devez aller à l'Eglise, allez-y, si vos ancêtres vous demandent quelque chose, faites-le, et vous aurez la paix. Sur ce il se retourna et s'en alla sans dire rien de plus à cet étudiant qui avait acquis des idées purement occidentales.

Quand je suis arrivé à la maison, j'ai trouvé la lettre de Marie. C'étaient toujours des histoires de saisons, de journées agréables, de cinémas... et à la fin de la lettre des comptes toujours sur mon amour! Pourquoi, Pauline, sur ce chapitre de l'amour les filles sont les plus civilisées? Peux-tu le dire puisque tu me l'as toujours caché? Nous nageons dans le sous-développement mais les filles, elles, ont un pays développé, industrialisé, aux "mille collines" qui est l'amour. Et dans ce pays elles ne préoccupent de rien, rien, Pauline, rien que trouver les mots à faire sauter les coeurs des garçons les moins prudents et les sensibles. Je ne sais pas, Pauline si tu es comme les autres mais quand je parle des filles, je te mets à part. Mais tu dois patienter un peu pour savoir ce qu'est cette Marie dont je te parle. Tu vois que j'ai oublié de continuer le récit.

-Vivent les batârd, aujourd'hui je n'aurais pas pu trouver une seul goutte d'urwegwa sans le baptême de ton batârd. Le matin approchait. Les coqs se transmettaient le chant, de l'aurore. Cyuha et sa femme avaient passé toute la nuit à boire à l'occasion du batpême de Nganda. Ils venaient d'arriver à la maison. Ils avaient laissé Rose chez sa grand-mère et Nganda devait jouir de la fête. Meza et Cyuha rentrèrent parce que celui-ci commençait à mouiller ses vêtements. Il aurait été honteux de le voir le matin dans cet état. En plus il était chez sa belle-mère, ce qui exigeait selon la tradition un comportement particulièrement correct. Lorsqu'il perdit la force de se lever pour aller faire ses besoins, sa femme l'aide à rentrer. Elle le transporta appuyé sur son épaule jusqu'à la maison. Ils devaient traverser la propriété de Ruzi, celle de Rukara, et enfin la leur.

Quand Cyuha avait bu, il pouvait perdre la force de remuer une jambe mais jamais celle de parler. Et quand il parlait à sa femme, c'était toujours pour lui dire des paroles dures.

L'ayant transporté, l'ayant couché ce soir, elle la récompense d'être traitée de "mère de batârd".

- Ouais! si Nganda est un batârd, pourquoi pas toi? dit sa femme très calmement.

Elle n'attachait pas une grande importance à ce qu'elle disait, c'était toujours son erreur: ne pas savoir que la situation est dramatique. Sale femme, tu oses? Insulter ma mère? Il essaya de se lever mais la force lui manqua.

- C'est la bière qui te fait dire toutes ces bagatelles.

- Tu veux que je la vomisse?

Et pour renforcer cela il cracha par terre.

La haine ne leva du fond de son cœur, une haine habituelle, fruit de l'alcoolisme, ennemi de la paix.

- Cyuha, dit Meza sur un ton suppliant, depuis combien de temps cherches-tu à me blesser en me parlant de Nganda? C'est ton fils, ce n'est pas un batârd, c'est ton sang, ton pur sang; il aura une propriété parmi tes terres.

C'est ton enfant, il vivra sur le sol de ses ancêtres.

Sa colère monta. Elle commença à pleurer. Elle se moucha avec les doigts et envoya des saletés dans le coin de la maison comme pour décharger sa colère sur un être invisible. Puis elle reprit sur un ton un peu calme:

- Tes ancêtres me sont témoins que je n'ai jamais été infidèle, qu'ils me jugent si je mens, c'est ton propre fils.

Mon fils! Mon fils! répéta Cyuha avec un accent d'ivrogne, regarde son nez est-ce que j'ai un nez comme ça moi? Ses yeux, ses jambes, sa bouche, sa figure, ce sont ceux des "tutsi" qui venaient te courtoiser quand j'étais aux champs ou quand je gardais leurs troupeau, femme infidèle.

Il se tut un moment et commença à somnoler. Sa femme ne put se défendre contre cette accution. Un silence de mort envahit la maison. Un coq recommença son chant matinal.

- Où est la bière que ta mère t'a donnée? demanda-t-il à moitié en-dormi.

- Regarde à côté de toi, répondit doucement sa femme. Elle vint s'asseoir à côté de lui chercher quelque reste de la sympathie dont elle jouissait du temps elle était jeune et belle.

Cyuha prit la gourde et se mit à boire, sans parler, il ne regardait personne quand il était occupé à cette besogne. Il ne répondait même pas au bonjour de son voisin avant de se sentir saturé!

Sentant la bière jusqu'à sa gorge s'adressa à sa femme qui était restée près de lui sans parler.

- Tu vois, ta mère me donne tout ça pour me faire oublier. Hier soir, ils ont fait leur cérémonie sans m'annoncer, vous avez tout arrangé avec ton frère Ruvuma, ce chien sans queue, et tu viens me dire que je suis son père, moi qui n'ai même pas le droit de le voir consacré à Lyangombe.

Il n'est pas le mien, c'est le vôtre, toi, ta mère et ton frère. Meza se sentit piquée. Voyant que son mari buvait beaucoup, elle avait conclu que le seul moyen de vivre en paix était de ne pas attacher une grande importance à ce qu'il disait.

- Et moi, je n'y suis pas allée, je ne voulais avoir des ennuis avec les prêtres, moi qui suis chrétienne.

- Moi je ne les crains pas, tu entends? Je ne les crains, je ne crains personne au monde. Et ils ne m'ont pas invité? Et pourquoi ne m'ont-ils pas invité? C'est que je ne suis pas son père n'est-ce pas?

Tu vois, je ne mentais pas en disant que ce garçon n'est pas le mien mais le vôtre. Meza ne trouva rien à dire. Elle savait qu'ils ne l'auraient pas mis au courant parce qu'il avait bu et qu'il pouvait gâcher toute la cérémonie. Le bruit qu'il ferait pouvait réveiller toute la colline et le lendemain, tout le monde l'aurait su. Les conseillers auraient dénoncé toute la famille aux prêtres et voilà, plus de sacrements pour Meza, pour Rose et Nganda n'aurait pas eu le baptême.

Après avoir vidé la gourde sans donner à sa femme, cyuha reprit: -Je t'ai souvent dit que Nganda est ton fils et non le mien. Il n'aura rien de mes terres. Et d'ailleurs, puisque tu ne peux pas me donner d'autres enfants, je me cherche une femme aujourd'hui dont le fils perpétuera ma race. Elle va s'occuper de mes champs et je verrai si tu viendras faire des palabres ici avec ton fils.

Vais-je supporter un bâtard chez moi? Je me demande pourquoi je ne l'ai pas noyé dans l'akanyaru à sa naissance. Aucun de mes ancêtres n'a eu un nez pareil, c'est un tutsi pur, par conséquent, va le présenter à son vrai père.

Sur ce, Cyuha se laissa renverser sur les nattes qui leur servaient de lit.

- Tu peux quitter aujourd'hui, ajouta-t-il, quant à Rose, je la donnerai

à qui apportera le plus de cruches d'uruvamu et une vache;

ne me dis rien de plus, j'ai des fourmis dans la tête ce qui peut te causer des ennuis. Puis il se laisse bercer par le sommeil du matin.

Meza se mit à contempler cet homme qui l'avait épousée non pas parce qu'il l'aimait mais parce qu'il voulait une femme pour lui donner des enfants et travailler ses terres. Voilà, deux buts principaux du mariage: des enfants et la richesse.

"Pourquoi quitter la maison? Se demanda la pauvre mère .

Quoique je n'ai eu beaucoup d'enfants, je suis quand même la mère de Rose et Nganda" Pauvres enfants, je ferai tout ce qui est à mon pouvoir pour vous sauver. Les chants des coqs se succédaient comme s'ils accueillaient le jour qui se levait.

CHAP II.

Tandis que d'autres se pressaient en chaire pour prêcher la liberté, l'égalité, la chasteté et toutes sortes de vertus, un prêtre modeste et discret avait remarqué la figure de Nganda et sa qu'elle cachait un coeur lourd de peines. Il l'appela chez lui et lui demanda des nouvelles de sa famille. Mais ce fut en vain qu'il assoma le jeune homme de questions. Nganda ne pouvait pas présenter sa famille dissoute depuis longtemps à cet étranger sans soucis et qui était en plus son professeur. Ainsi ce jour il ne tira rien de lui.

Mais il trouva petit à petit un moyen de gagner la confiance de ce garçon. Les jours suivants, il essaya de le voir pendant les récréations du soir et quelquefois il invitait chez lui sous prétexte de lui une explication de latin ou de religion. Un mois plus tard, ils étaient devenus des amis. Nganda avait trouvé quelqu'un qui pouvait le comprendre, quelqu'un qui comprenait ses problèmes.

Sa mère divorcée avec Cyuha depuis longtemps n'aurait pas pu trouvé l'argent nécessaire pour payer ses études. C'était l'époque où l'on forçait les paysans à envoyer leurs enfants à l'école et les autres répondaient que leurs enfants devaient garder les vaches au lieu d'aller perdre le temps sur les bancs de l'école. Dans ce climat, Nganda qui avait reçu une place à l'école grâce aux prêtres, n'avait pas eu de difficultés à être admis à Nyanza où l'on commençait déjà à dénombrer pas mal de fils de paysans. J'étais du nombre.

Rour alla à peu près normalement jusqu'en poésie. Ce soir où il me montra son fameux poème "LE NOIR CONDAMNÉ", sa soeur était venue le matin à Nyanza? Je t'ai dit, Pauline, qu'elle venait rendre visite à ma soeur et nous avons noué une simple amitié. Je ne savais pas qu'elle travaillait alors- à Butare, dans un café. Nganda ne me l'avait jamais dit. Tout ce que je savais sur sa famille était que sa mère vivait chez un certain Makuba. Rien de plus.

C'était un jour de congé, nous étions entrain de préparer nos examens de pâques? Nous allions retrouver nos campagnes dans deux semaines. Tout le monde était sorti. Mais quelques étudiants devaient faire leurs punitions dans la cour intérieure. Ce n'était pas mon cas, je voulais m'acquitter de quelques services qui m'avaient été confiés dès mon arrivée au Collège. Ce hasard fit que Rose me trouva dans la cour des ~~kakasax~~ classes.

Elle était venue soi-disant pour donner à son frère l'argent pour le voyage de retour. C'était, je crois, un prétexte pour venir me voir.

- Alors Rose, tu connais toutes les villes du monde n'est-ce pas?

- Allez! Tu exagères! D'ailleurs c'est toi qui m'as mis les villes en tête en me parlant de vos amusements à Nyanza.

Je la conduisis dans la salle de détente et nous nous assîmes côte à côte. Elle avait totalement changé. Elle n'était pas celle que j'avais rencontrée à la campagne avec une corbeille de patates douces sur la tête.

Pas du tout, Pauline, aujourd'hui, elle était belle comme la Joconde!

- Que fais-tu à Butare? demandais-je

- Je travaille à Ngoma

- Comme indaya? enchaînai calmement

- Oui, pourquoi pas? répondit-elle sur le même ton. J'ai toujours des clients; tiens; voilà une histoire qui va probablement t'amuser:

"Hier des étudiants sont venus, l'un d'eux m'a demandé d'aller passer une nuit avec lui à Ruhanda. Bien sûr, j'ai consenti, pour six cent francs. Mais quelques minutes après il changea d'idée: il me dit qu'il avait besoin d'un "round". Tu sais ce que c'est un round? Bon. Alors nous avons partagé la somme en deux. Et elle se mit à rire en montrant ses dents ~~blanches~~ blanches.

"Pauvre créature, elle est belle mais sa vie est gâchée!"

pensai-je ému. Après un moment de silence, je lui demandai:

- Tu as gagné toute cette somme en peu de temps?

- Plus que ça!

- Comment?

Nous sommes partis, je ne connais même pas le nom de cet étudiant; arrivés dans ma chambre, il m'a dit qu'il n'avait que deux billets de cinq cent francs; je lui demandai d'abord de me payer, le pauvre n'eut pas le courage d'aller échanger l'un des billets. Alors il m'a dit: "ça fait rien" et j'ai encaissé l'un de deux billets. Que veux-tu? C'est la vie! A Ngoma (c'est comme ça)

- Continue, ça doit être intéressant.

- Alors, mon concubin est arrivé, c'est un sergent, je reconnus sa voix, le pauvre prit peur. Il s'habilla en hâte.

- Mais il était satisfait? répliquai-je?

Tu sembles ignorant.

- Oui, cette matière me dépasse; coupai-je

No, pas pour cinq cent francs quand même.

- Et ensuite?

- Le sergent possède la clé de ma chambre parce qu'il me considère comme sa femme et plus que ça d'ailleurs. Il ouvrit la porte et le trouva entrain de mettre son pantalon, "que fais-tu ici imbécile?" lui demanda-t-il avec une colère sauvage. Il lui administra deux gifles et le malheureux s'enfuit abandonnant ses souliers. Je les ai vendus ce matin à trois cents francs. Tu vois, il y a moyen de gagner beaucoup d'argent à Ngoma en peu de temps.

- Tu crois?

- Oui, répondit-elle sans hésiter. A Magi, reprit-elle, pas d'ambiances, on s'embête avec les gens, on s'embrouille avec des tas de choses, il y a toujours des histoires à arranger. Elle se tut un moment pour respirer puis elle continua.

On se heurte à ces vieilles habitudes, vous les filles, vous devez vous garder de cela, finalement la vie vous est compliquée sinon défendue, tandis qu'à Butare, c'est autre chose!

- Vous gagnez beaucoup d'argent; ironisai-je

- Oui, très beaucoup même

- Et malhonnêtement; glissai-je pour ne pas rester absorbé par ses paroles qui semblaient être préparées d'avance.

- Comment? je ne te comprends pas. Dans la vie il y a plusieurs catégories de gens. S'il y a des imbéciles qui ne peuvent pas se passer de filles c'est leur affaire. Tiens, voici un exemple; ce sergent dont je te parlais a une femme et des enfants, il doit les nourrir et pourtant vient tous les soirs gaspiller son argent chez moi; et tu vas dire que je suis malhonnête si je ramasse cette somme qu'il préfère jeter aux oiseaux au lieu de la partager avec sa femme et ses enfants. Réponds-moi, est-il malhonnête de prendre l'argent d'un imbécile de cette espèce?

Elle ne blaguait plus. Elle était sérieuse. Elle se tut un moment et selon son habitude, se mit à savourer l'impression de ses paroles sur ma figure. Mais, Pauline, je dois t'avouer que j'étais absent: je me demandais ce que j'aurais fait si j'avais une femme et un concubine comme Rose. "Pah! il y a beaucoup d'imbéciles au monde!"

- Vous fumez ici?

- Oui, répondis-je distrait

- Tu n'as pas une cigarette?

- Tiens, tu fumes?

- Oui, je fume depuis que je suis à Butare. Tu sais bien que nous ne pouvons pas exercer notre métier sans fumer, ni boire, si on ne le fait pas les clients vous y obligent.

Je courus chercher quelques cigarettes qui étaient dans ma cassette, l'histoire m'intéressait et je pouvais la supporter jusqu'à minuit!

- Tu retournes aujourd'hui? demandai-je après lui avoir allumé une

cigarette.

- Je ne sais pas; il y a un chauffeur qui m'a dit qu'il m'attendra; s'il m'a trompé, je risquerai de passer la nuit ici

- Et à la maison, ça va?

- Mon père a chassé ma mère; il a eu une autre femme; quant à moi j'ai d'abord vécu chez mon oncle Ruvuma, puis je ne sais pas comment j'ai été engagé comme fille de chambre à la paroisse. Quelquefois je nettoyaais aussi l'Eglise pour de fêtes spéciales. Ils me prenaient souvent à Butare. Durant l'une de ces tournées, j'ai fait connaissance de Sabine.

Elle travaille pour le moment chez Mubiligi, mais hier elle m'a dit qu'elle veut me rejoindre à Ngoma. C'est elle qui m'a entraînée. Voilà.

- Et ta mère?

- Elle vit chez Makuba. Un homme très gentil. C'est lui qui nous aide à payer les études de Nganda. C'est lui d'ailleurs qui m'a proposée aux bapadri comme fille de chambre, parce que ces braves gens n'aiment pas les filles capricieuses comme nos chèvres pendant l'été. C'est le premier homme sur notre colline à se faire baptiser dès la fondation de notre paroisse; sa femme est morte il y a deux ans. Les prêtres alors lui ont permis de prendre ma mère. C'est la gentillesse même! Il y a chez les Rwandais des hommes plus sages, plus honnêtes plus bienveillants que ceux qui prêchent ces qualités. Les paroles, on en dit, on en dit, mais ce qui est difficile est de donner l'exemple. Ces louanges et ces critiques terminées, elle se renversa dans le fauteuil et se mit dans un état de méditation. Puis ce fut mon tour de rompre le silence:

- Mais, Rose, tu exagères?

- Pas du tout; dit-elle en sautant de sa place; c'est la vérité; regarde, une fois sorti de ce lieu sacré, on est comme tout le monde; est-ce que je mens? J'en ai fait l'expérience ~~maux~~ durant ma vie à la paroisse. Tu veux des exemples? J'étais témoin oculaire: une fois à Mugombwa, quelqu'un prêchait je ne sais quelle vertu, d'ouvrir quand le Christ veut entrer, d'aider les pauvres etc..

Une fois qu'il s'était attardé dans la sacristie, il trouva un vieux mendiant accroupi devant sa porte, d'un coup de pied il envoya le malheureux dégringoler les marches de l'escalier pour trouver la mort à la dernière. On conta toute une histoire pour faire croire qu'il était mort de faim. On célébra deux messes pour le repos de son âme; mais j'avais tout vu et je me tus.

- Mais Rose, c'est un cas particulier et tu généralises?

- Des cas comme celui-là, on en trouve tous les jours. Quand je travaillais à Mugombwa, je mangeais de viande chaque jour, tu sais d'où vient cet argent?

- De l'Eglise, comptais-je sans supçonner le piège.

Exact, et tu sais bien qu'il y a dans l'Eglise des chrétiens qui ne peuvent se payer des patates douces.

Elle se tut et me trouble de son regard de fille "émancipée".

- Tu as encore une cigarette?

J'en profitai pour m'approcher d'elle sous prétexte de lui la cigarette.

Mon bras, par un geste maladroit toucha ses cuisses et s'y laissa glisser, doucement, elle ne parut même pas le sentir.

- Quand viendras-tu à Butare?

- Pourquoi faire?

- Me voir

- Je ne sais pas où tu habites

- Je t'attendrai chez Mubiligi

- Mais je n'ai pas le temps? dis-je pour dissimuler la joie de ce rendez-vous.

- Au commencement des vacances, n'est-ce pas?

- Oui, je vais essayer d'y passer avec ton frère, avant de gagner la campagne.

- Non, viens seul

- Pourquoi, seul?

- Tu sais que nous pourrons... causer enfin !

Je n'ai pas su, Pauline, comment je me suis approché d'elle

Deux minutes après je me surpris les mains autour de ses épaules entrain de la caresser. Elle feignait de ne pas le sentir; seulement elle s'amusait à maltraiter un morceau de papier qui était tombé sous ses souliers.

Tout à coup, elle leva les yeux et me regarda droit dans les yeux. Monsieur le Chanoine devait faire la sieste. Le préfet? Hum! je ne savais pas où il était mais je savais qu'il ne se mettait au lit qu'à minuit. Deux minutes peuvent valoir plus que toute une vie. Les quelques minutes qui ont suivi m'ont fait un tel plaisir que je ne les oublierai jamais.

Soudain, la porte s'ouvrit: il était là, Pauline, l'homme dont le regard m'a toujours troublé, il était là le préfet, je vois encore son sourire qui m'a semblé ironique.

Le jour même nous avions lu dans le "PRO MILONE": si nous tombons dans quelques embuscades, tout moyen de sauver notre peau est honnête.

C'était l'occasion d'appliquer cette maxime. Je l'ai trompé, Pauline:

"Je vous présente ma soeur Rose, mon aînée!" Puis: "Rose, je te présente mon professeur de latin, de grec et de religion; il est en même préfet de disciplines et des études ici au Collège"! C'était gagné.

"Je vois que vous vous aimez, a-t-il dit, moi aussi j'ai une soeur en Belgique et quand je rentre elle ne peut pas se laisser me voir à côté d'elle. C'est bien, elle te ressemble en tout!"

Sur ce il nous a quittés après avoir serré la main de ma soeur.

J'aurais pu la présenter en ces termes: "Monsieur le préfet,

je vous présente une garce qui fait quarante kilomètres pour se faire embrasser par un étudiant qu'elle aime."

Alors, Pauline, imagine ce qu'il m'aurait dit avec son ~~sourire~~ sourire perpétuel: "Cher ami, prends tes affaires et quitte le collège."

Et dans mon bulletin: "Scandales en classe, débauche dans un collège épiscopal... ne mérite pas la vie au collège., **SIGNE!**" Comme tu le vois alors, Pauline, c'est ma ruse qui m'a permis d'échapper à cette vie paysanne que Rose fuit et que Marie n'aurait pas consentie à partager avec moi. Toi, Pauline j'ai vu que tu es assez heureuse à la campagne, reste là, n'écoute pas celui qui te dira que les villes sont plus agréables. Non, Pauline, c'est ce que je me tue à te dire maintenant. Ma chance est que le préfet ignorait que nous ne pouvons pas faire à nos sœurs ce qu'il a surpris.

Ce soir j'ai accompagné Rose et je lui promis de la voir au commencement des vacances. Il nous en reste encore deux semaines d'examen. Elle ne pensa même pas à voir son frère, tout simplement elle donna cent francs destiné à ses frais de voyage.

CHAP III.

"Si vous m'écoutez, mes ancêtres, cette prière (exaucez) : faites que votre propre enfant n'abandonne pas nos coutumes et ne vous oublie pas. Pardonnez-lui, c'est un enfant, il ne sait rien, ne vous fâchez pas. Vous savez que j'ai été toujours fidèle à mes engagements que je passe la nuit sur le même lit que mon fils aîné si je mens ou si jamais j'ai l'idée de faire des miens des gens qui vous oublieront. Je serai à vous, vous savez que je fais mon possible pour que Nganda reste dans notre voie. Vous avez des yeux et vous l'avez vu vous-mêmes. Soyez mes témoins lorsque je vous rejoindrai. J'ai fait mon devoir." Nyandwi se courba et posa délicatement la gourde dans la case aux esprits et s'en alla. Son devoir était terminé. Elle n'était pas sûre du concours des ancêtres pour indiquer à Nganda la bonne voie: celle du culte aux bazimu, défendu à tout homme chrétien. Si Nganda a poursuivi les études, elle ne peut pas oublier le chemin pris par ses parents.

Nyandwi savait que ceux qui étaient riches à ce moment étaient ceux qui avaient fait des études. "Mon petit fils sera riche si les esprits ne s'y opposent pas!"

En effet on pouvait voir des hommes qui n'avaient fait qu'une année après l'école primaire se promener dans une voiture de luxe.

Quelquefois elle disait à sa fille Meza: si mon fils avait pu aller à l'école! Il aurait été riche! mais de notre temps aucun paysan n'allait à l'école. Elle était réservée aux enfants des chefs et d'ailleurs nos parents nous défendaient de la fréquenter. Ils se méfiaient de cette nouvelle civilisation."

Sur ce elle mettait à chanter un ain populaire de ce temps:

-Où allez-vous; petits chats?

- Chez les blancs, à l'école, grand-pères;

- Au diable les études, petits chats

Vous ne savez pas qu'ils veulent vous manger?

Et que vous mourrez tous sous leurs dents?

- Suoique vous disiez, grand-pères

Les blancs sont gentils;

Et ce qu'il est intéressant

C'est la parole du Tout-Puissant

- Que je sois un chien si je retourne là

Je retournerai chez mon mère boire de la bière...

" Voilà, ma fille ce qui était notre jeunesse. Nous craignions d'aller à l'Eglise et à l'école car nos pères ne le voulaient pas. Avant sa mort il me fit jurer sur la lance de ne jamais mettre les pieds à l'Eglise et je dois tenir ma promesse." Elle cracha par terre et continua:

"Après tout, c'est Lyangombe qui a raison; on devient fou si l'on s'amuse avec lui, amis le deuxième, le quinsième commandement, est-ce que nous ne les transgressons pas tous les jours?

Qu'est-ce que ça nous fait? Rien du tout? C'est tout simplement le moyen qu'ils ont voulu employé. Mais quelquechose m'étonne parmi la génération actuelle: il y en a qui croient aux saints, si vous leur parlez des bazimu, ils vous disent que vous êtes païens. Pourtant moi qui ai vécu assez longtemps je connais tout ça. Ah! les gens vont à leur perte! Tout le monde se fait chrétien, les esprits vont se fâcher et bouleverser le monde. Ces jeunes feraient mieux de nous écouter. Nganda n'échappera pas à cette maladie; mais lui il aura affaire à moi, tu me l'as confié, ma fille et il faut que je lui donne une éducation digne de Nyandwi! Nous sommes des gens qui se respectent et nous ne sommes pas dans notre tribu comme ces idiots des bamanuka qui laissent leurs enfants traîner n'importe où. Et sa fille écoutait cette leçon pour l'appliquer à ses autres enfants si les esprits lui en donnaient.

Elle avait l'habitude de se laisser entraîner dans le passé comme une feuille dans le vent. Elle revisait toute sa vie. Elle se rappelait tout ce qui lui était défendu, ce qu'elle craignait et toutes les coutumes de son temps.

Encore jeune, elle était choyée par son père. Il lui avait donné une peau de chèvre pour s'habiller, ce qui était un luxe en ce temps. Les autres filles de son âge se contentaient du costume d'Adma! A quinze ans, on marchait comme on était né. Ce fut à ce moment qu'elle alla travailler chez le sous-chef du village Kibwana. Elle ne travaillait pas aux champs comme les autres, elle s'occupait de la maison: elle préparait la nourriture, elle faisait le lit du sous-chef,

brassait les bananes... Tous les travaux dignes d'une jeune fille chez un sous-chef de ce temps lui étaient réservés.

Quelques mois après, la femme du sous-chef, devina ce qui devait inévitablement arriver dit à Nyandwi:

" Merci , ma fille, tu nous as assez servi, ne reviens pas demain, ni les autres jours, je la dirai moi-même à mon mari."

C'était fini. Elle sauva donc inconsciemment son père des corvées et des coups de chicottes qui terrorisaient notre colline.

Quelques années après, un habitant de la colline voisine se présente et dit qu'il désirait sa fille non pas pour lui mais pour son fils. On racontait qu'il avait beaucoup de vaches de terres et beaucoup de bananeraies, et qu'il était le plus riche de Linda: si bien que toutes les filles rêvaient du jeune homme. Après avoir bu les premières cruches de bière qui annonçaient le mariage proche, on prépara les peaux de vaches, de chèvres, des nattes, des cruches, et tout ce qui devait accompagner la jeune mariée.

Le jour de noces, au milieu de deux nattes dressées verticalement, elle fut conduite chez son mari qu'elle n'avait jamais vu.

Après la mort de son père, une partie de la propriété lui revint. Elle la céda à son mari. C'était un de ces maris gâtés par leurs parents qui ne savent pas prendre de décision sans l'intervention de quelqu'un de l'extérieur. Il passait toute la journée sur la colline au milieu de son troupeau, et le soir, il prenait son repas sans rien dire et se couchait. Sa femme ne voyait cette tête taciturne que le soir, à la lueur du feu, le matin quand il voulait traire ses vaches, il se dépouillait de la natte et un vent frais réveillait une femme mélancolique et solitaire. Comment peut-on aimer un mari sans l'avoir vu aux prises avec la houe ou encore tailler les brousses avec une machette, suer sous le soleil brûlant d'Afrique, ou du moins rentrer de la chasse avec un sanglier sur son épaule?

Nyandwi restait seule. Les premières années furent pires que la mort. Mais après la naissance de sa fille Meza elle fut soulagée. Du moins elle pouvait passer ses moments de solitudes à admirer ce fruit de sa vie. Elle pouvait se contenter de cette fille puisque Imana n'avait pas voulu lui accorder un garçon. Son devoir n'était pas encore achevé, elle lui fallait un garçon qui devait succéder à son mari. Aux yeux de son beau-père, elle n'était qu'une enfant parmi les autres. Elle pouvait être considérée comme l'aînée de tous, le jour de la naissance d'un garçon, trésor de la famille, garantie de la descendance. Ce jour ne tarda pas: Ruvuma vint au monde. Quant à sa mère, maintenant qu'elle était heureuse. Elle a accompli son devoir. Sauf sur un point: il lui faut s'occuper de l'éducation de ses petits fils. Ceux-ci ne doivent pas recevoir la seule éducation de leurs parents, c'est aux grands-parents de les introduire dans ce monde ancien où seuls les esprits commandent.

Le soleil se couche, la nuit va venir, cette nuit dans laquelle des féticheurs et des sorciers avec des coudes de bœufs égorgés viennent derrière les huttes évoquer les esprits néfastes, ou encore, ils viennent et disent sur le seuil de la porte; "veut-tu mourir? Réponds-moi". Alors il faut se taire, sinon on rejoint les ancêtres qui sont parfois hostiles.

Mais Nyandwi ne craignait pas ces sorciers, lanceurs de malheurs: son père avant de mourir lui avait livré un grand secret: quand le sorcier prononce ces paroles magiques et qu'on frappe l'une contre l'autre deux pierres venues l'une de Burundi l'autre du Rwanda le sorcier meurt sur le champ. Ces histoires ne préoccupaient guère la vieille femme, ce qui l'angoissait ce soir était de savoir si son petit fils qui allait rentrer de Nyanza dans une semaine allait accepter de renouveler ses promesses: d'autres cérémonies qui devaient confirmer les 'mandwa pour qu'il soit admis dans le nombre des initiés. Elle avait demandé à sa fille Meza: moi? Avait-elle dit étonnée, si je m'mêle, mon mari perdra sa place chez les prêtres, en plus, tu sais que nous sommes de vrais chrétiens! Encore une fois, les rites revenaient à Ruvuma, le spécialiste, en collaboration avec sa mère.

Laissons-le, Pauline, en préparations, et viens avec moi à Ngoma, tu as toujours cherché à savoir comment je me comporte devant les filles, mais je t'assure que c'est la même chose que chez toi, cousine, mais, c'étaient les vacances d'avril! quand la pluie invite tout le monde à bore, et les étudiants bloqués chez eux ne peuvent se rencontrer pour parler le Français.

- Tu vois Nganda, tu n'es plus un enfant, tu peux remplir quelques charges dans l'administration.

Nganda et moi étions presque arrivés à Butare et j'engageais cette conversation pour sonder ce garçon qui n'avait pas lâché un seul mot durant tout le trajet, quant à moi, l'idée d'aller voir sa soeur ne m'avait pas laissé tranquille. Je devais passer à Ngoma. Nganda n'était pas au courant. "Je lui dirai que je vais voir quelqu'un à Ruande, puis je rebrousse-erai chemin après son départ!"

Ainsi tout fut arrangé. Nganda porta mon sac à la maison et je pris la route de Ngoma; je courus d'abord voir ma cousine Véronica qui y vivait depuis un mois chez une de ses amies.

Puis, je rendis visite aux parents de mon ami Harouna; Ce fut tout. Comme je ne connaissais pas la résidence, je m'informai. Je ne fus pas déçu, elle était connue. Auprès d'un jeune qui attendait probablement son maître "occupé", Ah, vous parlez de la rougette? C'est là, au coin de la route, derrière deux maisons." Je le remerciai et je continuai ma route.

Comme le garçon me l'avait dit, ce ne fut pas difficile de repérer une petite maison d'un aspect avenant et dont la porte s'ouvrait directement sur la route. En face, deux autres dont la beauté semblaient avoir été ruinée par la première se dressaient piteusement avec quatre portes qui regardaient curieusement le voyageur ou le visiteur. Je frappai à la première? Me m'attendais à recevoir quelques de peids pour avoir dérangé le visiteur qui ne manque jamais dans ces bicoques.

A ma grande surprise, Rose était seule. Elle laissa passer la tête dans l'entrebaillement de la porte et dit le "qu'est-ce?" des putains. En me voyant, elle m'ouvrit la porte et me tendit la main. Ce jour, son accueil était aussi froid que le repas du soir au Collège. Elle ne m'embrassa pas comme nous le faisons chez nous. Je me contentai de la main alors! Tu sais, Pauline que je suis timide, quoique ma timidité ne me permettait pas de lever les yeux sur elle, je remarquai tout de suite que quelque chose n'allait pas chez elle.

M'ayant montré une chaise elle sortit chercher deux bouteilles de primus. Je me mis à inspecter la chambre: l'intérieur était assez supportable pour nous qui avons vécu à la campagne! La chaise sur laquelle je m'étais installé, un tabouret, rien d'autre! Quand il y avait du monde on pouvait se servir du lit. Celui-ci était caché par un rideau assez transparent. Les murs n'avaient plus de couleurs ce qui m'étonna le plus ne fut pourquoi je n'avais pas envie de décamper! Est-ce parce qu'une fille y logeait? Peut-être! Ah! là voilà qui entre!
- Mon frère est rentré? demanda-t-elle en déposant trois bouteilles de primus sur le sol.

- Il vient de partir avec le ~~maxi~~ camion de Kanyoni.

- Attends, je vais chercher deux verres chez Sabine, à côté.

Puis elle sortit en riant. Ainsi donc, pensai-je, toutes ces maisons, toutes ces cambres sont occupées par des femmes publiques! Catastrophique!

- Tu passes la nuit ici? me demanda-t-elle en revenant avec deux verres, ~~xx~~ et une boîte d'allumettes.

- Je ne sais pas, ça dépend de toi

- Non, de toi.

- Elle me tendit un verre que j'essayai de vider, mais la toux m'en empêcha pour remédier cet incident qui pouvait considéré comme dépaysement je dis: Tu veux que je passe la nuit ici? Et bien, soit!

En réalité, Rose n'était pas comme le jour où elle était venue à Nyanza. Je l'ai trouvée moins belle. Était-ce à cause de la saison? (la pluie du mois d'avril fait oublier la lessive, dit-on) pas du tout! sa jupe était propre! mais il y avait quelque chose que je ne parvenais pas à préciser: qu'est-ce donc? Je ne peux pas te dire Pauline, ce qu'elle me disait pendant que je me livrais cet examen. Enfin! J'y suis! sa ligne! sa ligne a disparu! tu m'as toujours reproché, cousine d'admirer avant tout la ligne chez les filles, et voilà que ça m'a servi!

- Tu es ençante; Rose, demandai-je un peu inquiet.
- Tu es toujours des questions à poser, je me demande si tu n'ennuies pas tes ~~professeurs~~ professeurs.

Puis, après un moment de silence elle changea de sujet:

- Tu peux dormir ici, le lit est assez large.
- Et le sergent? demandai-je pour plaisanter.
- Il ne viendra pas/

- Pourquoi? Comment le sais-tu

- Parce que tout change à Ngoma du matin au soir; tu vois que nous sommes des amis maintenant, mais ce soir je peux te trahir, ce n'est qu'un exemple; ajouta-t-elle en ~~riant~~ riant. Cela ne peut pas arriver entre nous. J'ai oublié de te servir encore un verre. Elle me versa un verre après quoi elle se renversa sur le lit dont elle avait tiré le rideau.

Elle se mit à fixer le plafond. Finalement, voyant que j'étais plongé dans un mutisme d'où je ne voulais pas sortir, elle me dit sur un ton totalement neutre:

- Sais-tu que demain je quitte Butare?
- Tiens, déjà? m'étonnai-je
- Ngoma m'embête et m'agace.

Même maintenant, ma chère Pauline, je me demande comment une fille comme Rose peut s'ennuyer aussi longtemps qu'elle gagne beaucoup d'argent et peut jouir de ce que la nature lui a donné plus que les autres.

- Comment, je ne comprends pas?
- Une autre question a toujours hanté ma pauvre tête, douce Pauline comment peut-on s'ennuyer quand on a toujours de quoi se souler; mais pour celle-là la réponse m'est vite ~~apparue~~ apparue: on peut s'ennuyer partout, dans n'importe quel état, tu souviens-toi du jour où nous sommes ennuyés alors que notre seul but était de chasser l'ennui?
- Comment t'ennuyer, répétais-je pour la deuxième fois.

Mais elle ne me répondit pas. Je n'avais pas le courage de m'approcher d'elle. Pensait-elle à moi? Putain, inculte, chipie, paysanne, tel était le portrait de Rose, et pourtant elle surpassait Marie en tout: gentillesse, courage, espoir et toutes sortes de qualités que l'on trouve chez très peu de filles rwandaises.

Tu ne sois pas étonnée de mes révélations: je sais que tu me disais toujours que quand les femelles sont sur l'autre bord, les mâles se noient pour les rattraper. Ce n'est pas mon cas, cousine, j'étais un adolescent mystérieux dont on ne parviendra jamais à imiter la vie! Pour te dire toute la vérité, je me tiens tranquille, le plus tranquille du monde. Je ne voulais pas embrouiller les idées de cette jeune fille qui me faisait pitié.

Tu veux la suite? J'y arrive! de la patience, c'est ce qui fait l'homme. Comment puis-je te convaincre, cousine? Je vais te raconter toute l'histoire sans rien omettre et sans rien ajouter. Tu n'as pas voulu me raconter ton histoire, ce grand monsieur, avec sa barbiche d'un bouc; tu le connais, j'espère, nous l'avions surnommé le "Boeur". Tu m'as caché tout. Tu t'es laissé dans ses filets. Ton père ne t'as rendu si heureuse qu'en te laissant choisir la route qui te plaisait. Tu as profité de son ignorance pour sauter dans le flirt qui t'a conduite à l'avortement. Je ne mens jamais! Pourquoi te dis-je cela? Primo: parce que tu es ma cousine que suivant notre tradition, je peux me permettre de t'insulter sans risquer d'être entraîné devant le tribunal; secundo: pour te convaincre que j'étais tranquille devant cette fille dont ~~mes~~ tu as toujours envié la beauté; tertio: pour te détourner de ce que tu commences déjà à penser! Tant pis si tu ne veux pas me croire, mais je te dis la vérité.

Je restai donc seul. Elle continuait à fixer le plafond, comme s'elle cherchait la solution d'un problème tracassant. Elle ne m'adressait pas un mot. Je m'amusai avec mon verre. Était-elle déjà ivre? Les femmes résistent moins que les hommes aux boissons alcoolisées! Moi, je me sentais toujours en forme malgré le nombre de verres absorbés. Finalement je me rendis compte qu'elle n'était pas ivre, mais qu'elle pensait à quelque chose qui la troublait. Pour l'en empêcher, je lui posai une question qui me vint dont je ne sais où, mais du genre de ce que posent généralement les garçons quand ils ont une fille à côté d'eux.

- Veux-tu venir aujourd'hui chez Kanyanda?

- Tu as de l'argent?

- Mes parents m'ont envoyé le minerval, le Collège ne m'a pas fait payer, il me reste quelques centaines, ça suffit, je crois?

- Oui, j'ai aussi un peu d'argent, on pourra s'amuser un petit moment.

- On y va ce soir?

- Je ne sais pas.

- Pourquoi "je ne sais pas"? demandai-je déconcerté.

Elle se leva et vint s'asseoir à côté de moi.

- Ne sais-tu pas que tout le monde veut chasser la Rougeâtre de Ngoma? Ne t'étonnes, Pauline, elle connaissait son surnom et en était fière? Elle aimait qu'on dise, "la Rougeâtre passe! La Rougeâtre? Elle est occupée dans sa chambre! La Rougeâtre? Attends, je vais voir s'elle est là! Et ainsi de suite.

- Pourquoi veut-on te chasser de Ngoma?

- Mais c'est une longue histoire. Quand avez-vous quitté Nyanza?

- Vers dix-heures environ, nous avons traîné à Butare.

- Ecoute, c'est la cloche de la paroisse, elle sonne quatre heures

nous avons tout le temps de discuter.

Depuis que j'étais dans sa chambre, je m'étais livré à une observation assez minutieuse pour voir s'elle pouvait me trouver un autre endroit pour passer la nuit. Sa chambre n'avait que trois mètres sur quatre et un seul lit. Rien d'autre.

- Dis, Rose, tu vas me raconter ton histoire finalement?

- Ah: tu veux toujours savoir?

- Oui, répliquai-je sans tarder, et ma mère m'a toujours reproché d'être trop impatient; elle ajoutait toujours: "un combat pour savoir est inutile, mon fils, on finit toujours par savoir!"

- Raconte-moi, repris-je, tu as quelque chose que tu veux me cacher? Pas du tout; tout le monde le sait.

- Tu as oublié ton verre.

- Non, je boirai seulement ce soir.

- Alors, ça vient cette histoire?

- Voilà la photo du sergent; me lança-t-elle avec un air de dédain et de dessous son lit, elle tira une photo qu'elle me tendit.

Le sergent, à ce qui me sembla, avait une figure de jeune fille gâtée par la beauté, et ses dents blanches montraient un sourire extrêmement séduisant.

- Plusieurs chances que l'enfant que je porte soit de son sang.

Tu ne m'en veux pas?

- Pas du tout.

- Mais au fond de moi-même, j'enviai le sergent.

- Lorsque je lui ai dit hier que je porte son enfant, il m'a giflé et a quitté aussitôt le bar; à la porte il s'arrêta et me dit: "Rose, ne compte pas sur moi, ma femme vient d'avoir un autre enfant que je dois nourrir, tu a couché avec n'importe qui, je ne suis pas le premier; vas jeter ton bâtard à ceux qui t'ont courisé, adieu!" Et cette nuit la première idée que j'ai eu, c'est l'avortement.

Elle cacha le visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Je bus encore un verre. "Tiens, je viens de vider une bouteille!"

Je me sentais dans un état d'impuissance. Une pitié empoignante m'avait envahi. Enhardi par la boisson, je me levai et je me dirigeai vers elle.

- Ne pleure pas, Rose, tu as de la peine, je le vois, mais tu ne peux pas faire cela, c'est horrible, supporte toujours, peut-être que demain tout changera de face. Tu auras tout oublié.

Elle dégagait mes bras de ses épaules:

- Vais-je supporter tout ça? Non, non et non.

Elle se mit dans une telle colère que je n'osais pas la toucher pour la calmer. Le seul moyen était de boire encore un verre et j'attendis la fin de l'orage. Après quelques minutes elle reprit sur un ton mi-calme:

- Tout ça est de sa faute, c'est la faute de mon père, ils nous a tous chassés et voilà que je meurs ici.

Puis elle ajouta:

- La Rougeâtre, dit-on, est malade, hatali bwana (danger, monsieur!)

- Peut-on vivre ici sans être atteint? Cette sale ville pleine de maladies et de haines.

Elle me répondit avec des yeux gonflés de larmes et je sus que je venais de la blesser. Puis elle enchaîna:

- Non, je dois quitter ici, ceux qui sont atteints par leurs fautes disent que c'est moi et veulent me donner la chasse comme à une antilope.

Elle essuya ses yeux avec sa jupe et continua sur un ton un peu calme:

- C'est leurs fautes, mon métier m'oblige à gagner de l'argent par n'importe quel moyen, et je m'en fous s'il y a des imbéciles qui attrapent des maladies par leurs fautes.

Je sentis en elle une fille décidée, courageuse, et en même temps d'un grand orgueil.

Je me demande comment les jeunes ruraux imaginent l'aspect d'une ville pendant la nuit. Je ne me vante pas d'avoir vécu en ville. J'ai passé une grande partie de ma jeunesse à la campagne et c'est pourquoi peut-être je l'aime plus que la ville.

Il était presque sept heure du soir quand nous sommes sortis pour aller au bar. Peu après l'incident qui n'avait duré que quelques minutes, nous avons consacré le reste du temps à souper. Evidemment elle a dû aller acheter tout. C'est ce que j'ai toujours détesté dans ces villes. Tout s'achète, tout c'est l'argent. Ce n'est pas comme chez nous à la campagne: tu vas chez ton voisin, tu lui dis: "j'ai soif!" il te donne de la bière, s'il y en a. Ou bien, tu y restes un instant et il remarque ce qui t'amène et te donne ce que tu désires. Peux-tu trouver dans ces villes quelqu'un qui te donne un kilo de haricots? Non, Pauline, la générosité de nos ancêtres est déjà détruite. Nous risquons d'en perdre les dernières traces. A la campagne, maman ne cesse pas de distribuer des haricots, des patates douces, du sorgho, de la bière de banane à tous ceux qui en ont besoin, même quand elle ne les connaît que de vue. Voilà ce que j'admire en ces têtes considérées comme incultes mais dont la générosité nous sourit en nous quittant à l'approche du monde "d'hommes civilisés".

A Ngoma, on ne se connaît même pas. Tu veux un exemple, chère cousine, en voilà un pris au hasard parmi tant d'autres: un jour, je devais aller à Solange, une fille assez provocante que j'avais connue à Nyanza. Je me perdais parce qu'elle ne m'avait pas exactement indiqué le chemin.

Je dus recourir aux passants. Une femme que je croisai me répondit avec un air d'embarras: "Solange? Connais pas". Elle continue sa route. Juste à ce moment sortit de la maison à côté; Je lui demandai pourquoi cette femme ne la connaissait pas et elle me répondit: "A Ngoma, on ne connaît que ceux qui occupent la même maison, ses parents, ses frères..."

J'ai oublié de continuer le récit, tu m'excuseras, chère cousine. Où en étais-je? Voilà! Nous avions fini de manger. Le bar se trouvait à cinq cent mètres de la chambre de Rose. Durant ce trajet, je pus distinguer des ombres traversant rapidement la route et se perdant au bout du chemin. Quelqu'un nous croisaient et semblaient nous jeter un regard un peu hostile.

Ils ont de drôles façons de regarder, les braves gens!

On pouvait voir leurs visages à la clarté des lampes électriques installées sur les bords des routes. On ne se salue pas. Personne ne nous dit bonsoir. On sait seulement se dépêcher. Même quand on est avec une femme elle doit faire son possible pour accélérer le pas. On n'a jamais honte comme chez nous. Un garçon et une fille se promènent à une heure si tardive. L'éducation chez nous à la campagne est très rigoureuse. Une fille ne peut pas se promener avec une fille quand la nuit tombe. Quand ça arrive sans raison valable, la fille est maudite. Elle est condamnée à rester chez son mari même quand il la bat. Si quelqu'un est maudit, il peut trouver nulle par le bonheur; des malheurs, des difficultés, des malchances, des ennuis l'attendent sur tous les sentiers. Tout cela n'existe pas à Ngoma. On se crée un monde tout à fait différent de celui de la campagne.

Le bar n'avait rien de particulier. Il ressemblait à ceux nous fréquentions tous les jours à Nyanza. Une porte avec un seul battant, une lampe électrique au plafond, un comptoir crasseux peint en noir, des tables réclament en vain le nettoyage et des chaises tout autour. Ce soir presque toutes les tables étaient occupées. Je n'osai pas lever les yeux sur les consommateurs: j'avais honte de venir en compagnie d'une chipie. Celle-ci m'indiqua une table au coin et je m'y dirigeai. En m'installant dans une chaise, je pus enfin faire connaissance du public du bar.

D'abord mon regard rencontra un groupe de quatre personnes, deux garçons et deux filles. L'un des garçons laissa échapper un "la Rougeâtre" qui ne bouleversa pas ma compagne mais qui me fit baisser les yeux. Tandis que Rose s'occupait des boissons, le jeune Collégien que j'étais jambes croisées, une cigarette aux lèvres se mit à évaluer le contenu de la salle avec l'air le plus citadin possible.

Devant nous un homme d'une quarantaine d'années, avec un perdessus qui trahissait son rang buvait une bouteille primus en somnolant; sa femme près de lui consommait une bouteille de fanta et de temps en temps se retournait vers son mari et lui chuchotait quelque chose à l'oreille après avoir longuement observé un groupe

de buveurs.

- Qui est-ce? demandai-je à Rose en prenant mon verre
- C'est le chef du Parquet de Ngoma
- Il en a l'air
- De quoi?
- Ma foi! D'avoir su juger les individus
- Méfie-toi des apparences.

Un peu plus loin près du centre, deux jeunes gens de même âge buvaient leur primus en taquinant deux filles. Avoir la manière dont ils commandaient les bouteilles, je me dis qu'ils venaient des familles assez aisées pour gaspiller l'argent de la sorte.

6 Tu vois, me dit Rose silencieusement; ils les font boire pour pouvoir passer la nuit avec

- Et leurs ~~parents~~ parents?
- Elles n'ont pas de parents, elles viennent de partout à la campagne. Ce sont des femmes publiques. On répand le bruit à la campagne, que vivons bien ici.
- Qui sont leurs clients alors?
- Ce sont des étudiants, ils ont peut-être reçu leurs bourses aujourd'hui. C'est leur habitude de commencer les vacances comme ça. Je les vois souvent ici à la fin du mois.

A côté d'eux un groupe de soldats s'entretenait bruyamment en parlant de la Rougaître.

- C'est le sergent dont je te parlais, me dit Rose à l'oreille; c'est lui qui est en peu derrière, voilà: celui qui prend le verre.
- Ah, ~~qu'il~~ oui, je le vois! extérieurement il n'est pas méchant;
- Hum! cesse d'y rêver.

Enfi, devant le cabaretier, se tenait un groupe de trois jeunes gens en culottes. Le plus âgé devait avoir à peu près mon âge. Il portait un feutre tombant sur sa figure. Tu sauras un peu plus tard, Pauline, que certains hommes cherchent le courage dans notre boisson, l'urwagwa. Ce soir, moi je le cherchais dans les bouteilles de Primus. Enhardi par le nombre de verre que je venais de boire, je me mis à supporter les regards sans peur et sans honte.

Nous avons prolongé notre soirée parce qu'il me restait encore de l'argent de que Rose semblait vouloir s'abrutir de boisson plus que je ne l'avais pensé. Enfin, la salle se vida.

- Tu vas saluer ta concubine, hein? demanda l'un des soldats au sergent. Tu n'y vas pas? C'est parce qu'elle t'a transmis une maladie hein? C'est une richesse!

sur ce ils sortirent tous en titubant, en riant, et en faisant tous ces gestes que nous trouvons seulement dans un groupe d'étudiants animés.

Il ne restait que notre table et les trois jeunes gens en culottes. Le plus grand ne se lassait pas de nous regarder.

Lorsque j'achetais une bouteille, il faisait la même chose. A la fin je fus obligée d'acheter les bouteilles non pas pour boire, mais pour temporiser. Mais le brave homme imitait toutes mes actions.

- Vont-ils nous livrer une bataille? demandai-je à l'oreille de Rose
- C'est possible, répondit-elle sans même me regarder

Alors je conclus qu'elle ne pensait pas à ce qu'elle disait dans son état d'ivresse. Malheureusement je me trompais.

Avant de terminer la bouteille que je venais d'acheter, je vis le jeune s'approcher de moi et me dit:

- Tu y vas ce soir, hein? Attape bien, je te le souhaite! Moi j'en ai goûté et j'ai compris. Tu es le seul à ignorer que...

Il s'interrompit et se retourna vers ses compagnons en leur disant "hein, les gars, encore un qui y va ce soir! il ne sait pas ce qui m'est arrivé..." Et il accompagnait ses mots en pointant le doigt sur ~~m~~ moi.

- Tu nous fiches la paix, oui? lança Rose en colère et je ne l'avais jamais vue dans cet état.

Le jeune homme se pencha pour envoyer à ma compagne un soufflet qu'elle évita de justesse. Dans un mouvement inconsidéré, porté par la boisson, le pauvre buveur culbuta sur le côté de la table par lequel il la tenait. Des morceaux de verres éclatèrent en l'air.

- Tentrons, dis-je à Rose, il se fait assez tard. Et me retournant vers notre agresseur, je me monquai très sentencieusement:

- J'ai payé les boissons, c'est à toi de payer les dégâts

Je saluai le barman et entraînai Rose en la tenant par la main.

Derrière nous la salle retentit de la voix du patron:

- Payez tout et ramassez tout, espèces d'ivrognes, vous feriez mieux de rentrer à temps avant de vous soûler, c'est votre habitude, je vous connais.

Après tout ce que j'avais entendu et vu, il m'était possible de faire le point de la vie de Rose à Ngoma.

Elle n'était pas heureuse, la pauvre Rougeâtre. Courir derrière le boheur et le rater! Quelle vie! La pauvre Rougeâtre est devenue l'ennemi de tout le monde. Les jeunes l'accusent d'être un fleau les mamans de "sorcière", et les hommes qui veulent la haïr non pas parce qu'elle est une femme publique mais parce qu'elle les a contaminés, trouvent la vengeance en invitant les bandits à la surprendre la nuit et à la battre. Une autre arme qu'ils employaient était de lui lancer des injures dans les rues, au marché, au bar, et n'importe où, ces injures que nous trouvons seulement chez les bergers et les hommes les moins éduqués.

Nous traversâmes la route de plus en plus déserte. Le silence nous écrasait. Apart quelques bruits dans des chambres faiblement éclairées, on entendait rien. Ces villes sont quelquefois silencieuses la nuit; mais ce n'est pas toujours. Au loin à Butare, un chauffeur attardé arracha sa voiture du sol. Elle grondait comme s'elle se lamentait de la manière dont illa conduisait. Il a passé toute la soirées aux bras d'une chipie, et maintenant, inquiet du regard de sa femme, rempli de boisson, ivre-mort, il lance sa voiture à une vitesse si fourvoyante qu'un autre ivrogne risque de trépasser sous les roues. Voilà comment on commet des meurtres! Des meurtres de ce genre sont rarement punis. Ils sont appelés: accidents.

Nous avions passé trois heures chez Kanyanga. Sans la bagarre, Rose n'aurait pas eu envie de rentrer, moi non plus. Durant le chemin de retour, elle ne me parla pas; et à la maison, elle se contenta de me dire: "tu vas passer la nuit sur ce lit". Elle fit le sien dans le coin de la maison.

- Tu connais ces jeunes gens? me hasardai-je

- De vue

C'était quand même une mauvaise réponse pour quelqu'un habitué au langage de l'école.

- Pourtant ils te connaissent bien

- Bien sûr, les filles sont connues de tout le monde.

- Spécialement vous! enchéris-je doucement aidé par la bière.

Bah! Nous sommes obligées d'accueillir tout àà monde et pour cette raison, ils doivent nous connaître.

- Et vous sacrifiez votre vie? risquai-je

- Il fallait dire, mon cher, que nous sacrifions non seulement notre vie, mais aussi celle de notre descendance: les maladies héréditaires, les bébés égorgés ou jetés sur les routes, les vols... ne sont-ils des crimes propres aux indumba? On le dit et moi je crois qu'il ya une certaine vérité.

Ah! quelle vie! Elle est méchante! Elle est insolente! Elle cynique! elle abîme cette créature qui ne se soucie même pas de mon regard, me tourne le dos et découvre ses épaules!

Ah! La nature ferait mieux d'épargner des douleurs aux enfants comme celle-là! Elles sont à plaindre, ma chère Pauline, et la nature semble détourner ses yeux d'elles. Lentement je mis à nager dans cette océan de pitié. Puis ce fut le moment de rêver. C'est normal à mon âge!

Ayant encore allumé une cigarette, je me laissai glisser dans le lit où sentait une odeur agréable.

- Ne peux-tu pas retourner à la campagne, Rose? commençai-je en sortant la tête de la couverture.

- Comment ça? Avec mon père qui boit tout le temps? Tu vois aussi que je porte un enfant. Je ne peut pas vivre là avec lui. En plus qu'y faire? Personne ne pourrait me prendre, ils deraient outre que je suis abîmée, que je ne sais pas cultiver comme les autres jeunes filles de la campagne. Celles-ci composeraient des danses pour me rendre la vie insupportable. Non nonat non, je n'y retournerai jamais.

Je vais aller n'importe où, même au bout du monde, mais jamais là où tout le monde se moquerait de moi. J'ai horreur des moqueries. J'irai là où l'on ne me connaît pas; peut-être alors, le bonheur pourra se souvenir d'une pauvre noire sans ressources.

- Et l'enfant? demandai-je ému

- Il mangera ce que je mangerai. Je m'occuperai de lui. Il n'aura pas faim.

- Es-tu sûre que cet enfant est du sergent dont tu me parlais?

- Est-ce que je sais moi? J'ai couché avec des étudiants, des bandits, des chauffeurs, des ~~m~~ soldats etc...

Elle se tut et se contenta d'allumer une cigarette qu'elle se mit à fumer nerveusement. Je savais que dans notre pays, une femme ne peut pas dire le père de l'enfant qu'il porte. Cela peut entraîner sa mort. Des bouffées de fumée remplissaient la chambre. Une fois Rose était nerveuse. Cette fille aux yeux d'agneau avait gardé les coutumes de la campagne quoiqu'elle eut fréquenté les meilleurs dits civilisés. Le contact avec les villes n'avait effacé que la plus belle chose chez la fille rwandaise: la virginité.

Rose n'a pas la chance de réussir à Ngoma. Elle veut parcourir le monde à la recherche d'une vie meilleure. Une vie qui s'échappe et qu'elle essaie de prendre par la queue, mais en vain. Elle est à la poursuite d'une vie qui la fuit, une poursuite dans un océan de malheures, de souffrances, de misères et de chagrins.

Je t'ai souvent dit, Pauline, que la maîtrise de soi est une chose indispensable dans la vie. Toute réussite en dépend. Je n'ai jamais admiré quelqu'un qui ne sait pas se maîtriser. Tu sais bien que tu m'as toujours envié cette qualité. Je n'éprouva donc pas des difficultés pour te convaincre que cette nuit je n'eus aucune envie de m'approcher de Rose. Elle me semblait odieuse et soucieuse en même temps je m'endormis comme une chève-souraa!

Lorsque je me suis réveillé, Rose n'était pas là. Le matin était frais. Ce jour semblait splendide. Le ciel nous épargnait la pluie qui inondait, le pays depuis une semaine. La chambre était vide. Je crus d'abord qu'elle était allée acheter du thé comme c'est normal dans ces villes. J'attendis. Une cloche de l'Eglise sonna. Huit heures du matin. J'attendis encore. Je sortis pour faire un tour et voir si je pouvais recueillir quelques informations. Mais ce fut en vain que je parcourus toutes ces rues. Pas de traces de Rose. Je devais alors rentrer. J'avais une trentaine de kilomètres à faire. Je devais partir à pieds puisque

notre commune ne possédait qu'une seule voiture qui ~~venait~~ venait à Butare une seule fois par semaine: le vendredi et nous étions samedi.

J'avais oublié de fumer. C'est l'habitude: quand on sort, on se pique une cigarette aux lèvres. Je me tâtai les poches. Elles étaient vides. J'ai compris alors. Elle avait épuisé le soir son budget. Elle devait quitter cette ville morne, corrompue. Tout le monde en voulait à sa vie. Elle chosi le meilleur parti: "pauvre créature je ne t'en veux pas! ce sont les difficultés qui t'ont poussée. Quelle vie! si seulement tu m'avais laissé une cigarette! une seule pour ce matin! va! Adieu.

CHAP: IV

Les troupeaux de vaches rentraient des montagnes lorsque je suis arrivé à la maison. C'était l'heure où tout le monde rentrait chez lui, s'asseyait devant le feu en compagnie de sa femme et de ses enfants; seuls quelques buveurs oubliaient de rentrer et allaient passer les nuits dans les bananeraies ou des rigoles pour se lever le matin. Ce que je reproche à mon père, c'est le trop de liberté qu'il m'a accordé durant mes études. Je passais les nuits à Ngoma, à Butare, à Kigali et quand je rentrais, il ne me disait rien. Rien de ce que le père doit dire à son fils quand celui-ci se permet trop de fantaisies. Aucune remarque à toutes ces extravagances et toutes ces libertés précoces!

Ce soir, lorsque je suis arrivé à la maison, mon père se contenta de me dire: "il y a de la bière de sorgho, le chalumeau est à côté" Ce fut tout. Il s'en alla se coucher. Ma mère et mes sœurs me posaient beaucoup de questions auxquelles je répondais avec une certaine distraction: le climat de Nyanza, les années qui me restaient pour pouvoir acheter une voiture à la famille... tout cela me passait dans l'oreille comme le vent passe dans le bois. Je me préoccupais d'ingurgiter cette bière indigène pour laquelle j'avais une grande passion, et je pensai encore à cette nuit à Ngoma. Puis je leur dis: "Muramuke" (bonsoir)!

Je me suis réveillée le jour suivant à peu près à la même heure qu'au Collège. Le règlement m'avait marqué. Il faisait si froid que j'eus envie de rester au lit. J'avais une couverture très chaude, pas comme mes frères qui devaient partager la même natte. Mais eux aussi, leur récompense est qu'ils sont devenus plus forts que moi! Pourtant je me suis réveillé. La pluie tombait lentement. Un brouillard épais couvrait toute la colline. Il n'y avait pas moyen de voir à deux mètres. "C'est une mauvaise journée, dit-on, les orphelins ne dîneront pas aujourd'hui"! En pensant à cela, je souris et me dis:

"Tant pis pour eux, moi j'ai une mère qui s'occupe de moi!"

Mes petits-frères, à côté, d'entetenaient joyeusement. Un moment je fus intéressé par leurs conversation. Mon père, comme c'était l'habitude, était en train de traire ses vaches. Il fallait se lever. On ne peut pas montrer qu'on est un homme, restant au lit toute la matinée. C'est mal vu, c'est de la paresse. Ma soeur était à l'intérieur de la grande maison, celle que partageaient mes parents. Ce qui était inconcevable était de vivre dans la même maison que ses parents à vingt ans. C'est pourquoi mon père avait construit une petite maison à côté, où nous vivions, ma soeur mes frères et moi. C'était une petite maison en bois, de trois mètres sur six dans laquelle il avait aménagé un lit derrière un mur de papyrus qui la traversait de part en part. Il avait construit un autre lit pour moi à côté de la porte.

Nganda arriva ce matin. Il était trempé. Mais la pluie était faible. Tous les sentiers devaient être inévitablement bourrés de rosée!

- Je n'en peux plus, tu m'as toujours dit que tu m'aiderais, c'est le moment. Le pauvre adolescent me fit pitié. Il avait pleuré. Les mots que je venais de prononcer augmentaient encore sa peine. Il versa encore quelques larmes qu'il essuya avec son mouchoir. Mais, hélas! dis-moi, gentille cousine, ce que je pouvais faire avec mes "socrate", mes "homères", et mes "cicéron". J'étais incapable devant des mentalités aliénantes, ces coutumes démodées et déjà vieilles pour notre temps moderne. Il avait confiance en ma capacité qui était impuissante.

- Je n'en peux rien, Nganda; dis-je sur un ton doux notre monde est difficile, mes mains sont invalides devant de telles histoires. Je dois t'avouer, chère Pauline, que j'ai eu honte de ces mots. Tu vois toi-même l'embarras d'un homme devant une action dont on le juge capable.

Un silence suivit coupé par des gouttes de pluie qui tombaient devant la porte de bois.

- Ecoute bien; dis-je pour le soulager, tu vas rester ici avec moi pendant les deux semaines de vacances. Après nous décamperons sans avoir revu ta grand-mère.

- Hélas! le malheur veut que je sois exposé à toutes les hontes de la campagne, si je lui échappe ces vacances, le mois de juillet est proche. Que diront les voisins en entendant cela? Un Collégien consacré à Lyangombe? Un chrétien? Que diront les prêtres? Que diront mes amis? Mes camarades de classe? Ne risque je pas de rater mes études? Et tout cela à cause de ces histoires sans fondements, construites pour empêcher la paix des gens? Il y a des moments où la mort intervient à temps:

C'est ce que je désire maintenant. Et jetant violement le bout de cigarette qu'il tenait entre ses doigts, il se plongea dans un silence effrayant.

- Ne te tracasse pas, tu seras toujours avec moi. Je t'aiderai et tant que je vivrai et que j'aurai les moyens, tu ne souffriras pas.

Mon père, toujours silencieux, toujours taciturne, toujours occupé à chercher la solution d'un problème : dont je n'ai jamais connu la thèse et la démonstration, ne fit pas de remarque à la décision que j'avais prise de vivre avec Nganda. Ma mère à laquelle je racontais cela joignit ses mains comme si c'était catastrophique et s'écria : "Ciel! quelle vieille! la vieillesse vers laquelle nous dirigeons, nous fait perdre la raison. Comment peut-elle oser? Des sacrilèges à un étudiant? Qu'il reste ici, il mangera ce que tu manges."

Il y avait deux semaines que nous étions rengrés des vacances. Le malheur qui ~~me~~ suivait Nganda fit que son ami l'abbé Pierre était rentré en Belgique pour des raisons de santé. Nganda n'avait pas payé son minerval. Il fallait le faire dès notre arrivée au Collège ce-lui qui n'y parvenait pas devait retourner à la maison chercher son père. Celui-ci devait donner le compte-rendu de revenu annuelle ses champs, ou témoigner devant tout le monde que l'étudiant avait vidé ses poches dans un cabaret; ce qui lui valait un "médiocre" dans le bulletin. C'était un règlement strict. Ce fut le cas avec Nganda: son père ne se souciait jamais de lui, il ne le reconnaissait pas comme son fils. En plus, la bière de banane lui avait fermé le canal du raisonnement. Que pouvait faire ce pauvre garçon?

"C'est l'Africain, le Noir, le Condamné!"

Ces vers de son poème me restent encore dans le cerveau. Maintenant qu'il signifient beaucoup de choses dont je ne comprenais pas le sens au début.

Me sentant responsable de ce enfant perdu dans un monde hostile, abandonné de tous, vivant loin de ma mère, ce garçon sur qui les malheurs semblaient s'acharner particulièrement, je me mis à chercher une solution pour lui. Après une journée de recherches vaines, une solution s'offrit à moi: parler de lui à Monsieur le Chanoine. C'était un homme compréhensif, si quelquefois il donnait des punitions c'était dans des cas d'extrême limite. Gros et chauve, il eut pu être ridicule s'il ne rayonnait pas la bonté. Mais, ses confrères, à mon déplaisir, avaient trop d'influence sur lui? Quand un professeur disait que tel ou tel étudiant devait être renvoyé, ou parce qu'il avait passé par le réfectoire des profs, ou bien parce qu'il avait mal fait son devoir, ou encore parce que sa tête ne lui revenait pas, ou bien encore, qu'en sais-je moi? parce qu'un autre étudiant l'avait accusé d'avoir fait ceci ou cela, il se précipitait en classe

pendant le cours, enlevait ses lunettes, et disait: "demaîné à huit heures, tu viendras chez moi;" On avait aucune chance quand on était appelé chez lui à huit heures. Huit heures veulent dire "renvoi".

Le matin du jour je voulus aller le trouver pour lui parler de Nganda, était un de ces matins où tout le monde se sent détendu, en bonne forme pour affronter n'importe qui. Le Chanoine n'avait pas raté cette occasion pour être de bonne humeur. Il ne me fit donc pas difficile de le persuader de laisser Ngand étudier librement:

"Sa famille est dissoute; plaidai-je en exerçant mes talent d'éloquence; son père vit seul, c'est un ivrogne de première catégorie: '(exorde très maladroit!). Depuis longtemps il ne l'admet pas comme son fils il cherche à lui ^{refuser} la propriété qui lui est due. (un corps qui mérite zéro sur dix!) Il est vraiment malheureux, Monsieur le Chanoine, il court tous les sentiers remplis de malheurs, de souffrances, de haines de malchances, il mérite la pitié. (captatio benevolentiae qui n'eut qu'un petit effet!) Pardonnez-le pour l'amour de celui dont vous êtes venu annoncer l'Évangile, Monsieur le Chanoine, je vous en prie, dispensez-vous de ces trois cent francs et laissez-le étudier librement pendant cette année qui lui reste. La vierge Marie, et Joseph, vous donneront une grande récompense pour votre bonté. (Péroraison en forme de prière!)

Mon discours terminé, je ne pus rien ajouter de peur de gâcher les sentiments soulevés. Il eut un moment de silence dans lequel mon discours livrait probablement un combat acharné contre le caractère de cet homme. Puis à la fin en me dévisageant il me dit:

-Je t e comprends bien; mais il faut qu'il fasse un effort. Je peux tolérer cela parce que je sais qu'il y a des Rwandais qui ne sont pas capables de payer les études de leurs enfants. Je le sais bien, mais ce que je peux pas, c'est de favoriser la paresse.

Deux semaines après je crus de Gisenyi une large lettre de Rose. Tu ne peux pas oublier, Pauline, que cette jeune fille avait appris à écrire quand elle faisait son cathéchisme. Elle pouvait lire très bien les mots de Kinyarwanda lorsqu'elle alla travailler à Mugombwa.

Mon ami,

Ne t'étonne pas de voir ma lettre. Je te dois beaucoup d'explications. J'espère que tu ne penses plus à la petite scène de Ngoma. Comprends-moi. Je ne pouvais pas faire autrement. Mais l'affection que je porte à ma mère et mon petit-frère m'oblige à te demander de leurs nouvelles. J'espère qu'ils se portent bien. Il serait inutile de m'écrire puisque je change de logement tout le temps.

Après avoir quitté Ngoma très tôt le matin, j'ai gagné Kigali. J'avais le projet de m'en aller au Congo. Avec l'argeng que je t'avais pris, je me suis rendu à Gisenyi. Mais, comme je n'en avais pas assez, on me déposa à MUGONERO, une localité à trente km de Gisenyi. J'y ai travailler deux jour pour gagner mon pain. Le troisième jour, un des BASHI qui viennent de l'IJWI pour vendre leurs banannes et leurs arachides me propose de m'amener à BUKAVU. Hélas, lorsque j'eus monté dans sa pirogue, il me révéla qu'il m'amenait à IJWI où l'on manque énormément de femmes. Alors, je n'avais qu'à me laisser berser par cette nouvelle vie cruelle.

Il me maltraitait cruellement; quand il rentrait de Mugonero et que la nourriture n'était pas encore prête, il me fouettait, il me fallait deux jours pour retourner cher lui. Il m'avait donné des herbes inconnues, et le soir, après quelques heures de souffrances, le bébé vint: il le noya dans le lac. Quelquefois, quand il n'était pas de mauvaise humeur, il me racontait ses exploits sadiques: "J'ai tué trois Rwandais, quatre Congolais, un Mushi, un de mes voisins m'a insulté et je lui ai plongé ma lance dans la gorge..." Et ce démon liait diaboliquement tandis que je frémissais. Tout m'effrayait en lui. Je ne pouvais que glorifier de m'envoyer la chance de quitter cet ~~minim~~ animal féroce. Or un jeune homme tomba amoureux de moi. Il s'appelle BIRENEYE. Malgré la faiblesse où j'étais, nous sommes partis la nuit. Il avait caché une pirogue. Mon mari était absent. En deux jours nous sommes arrivés à Gisenyi.

Actuellement je suis chez la mère de Birenaye il m'a confiée à elle et o regagné l'Ijwi. J'ai envie de quitter cette maison, mais je ne sais pas où aller. Je ne peux pas vivre ici, pourtant Butare me fia horreur. Si tu étais ici pour me conseillet! J'ai besoin de quelqu'un qui me guide, je suis seul dans ce monde!

Je termine en te demandant de saluer de ma part mon pauvre frère, mais ne lui parle pas de ma situation.

Après la lecture de cette lettre, j'ai déposé mon bic et j'ai commencé à penser à cette fille que j'avais déjà commencée à oublier, abandonnée à son sort, je ne sais pas si qu monde il y a un fille qu' a été aussi bouleversée par les événements de la vie que la pauvre Rose. Une goutte de larme tomba sur mon cahier de Grec. Oui, Pauline, j'ai pleuré, moi qui t'avais dit que je ne pleurai jamais même sur la mort de ma mère, j'ai pleuré!

"Hélas, ton frère lui aussi n'est pas ici, il se noie dans ses propres malheurs. Est-il possible, mon Dieu, toi qui vois tout, qui aime tous les hommes, est-il possible, que tu laisses l'homme que tu créé torturé par les malheurs, la haine, l'injustice, la pauvreté...? Non, non mon Dieu, ta beauté est immense, ne laisse pas les malheurs engloutir ses enfants innocents, épargne-les, je t'en prie.

C'était juin. Le soleil nous ennuyait. Les jambes serrées croisées, une cigarette aux lèvres, un chewing-gum sous les dents, assis à l'arrière d'une camionnette, je m'amusais à contempler le paysage, il défilait lentement devant mes yeux comme l'eau de la Kanyaru au mois d'avril. Je me surpris en train de sourire. J'étais insoucieux. Une hutte passa sous mes yeux. Que me rappelle-t-elle? Ah! j'y suis elle ressemble à celle de Nyandwi. Pauvre femme! elle est morte! Dieu aie son âme!

Un moment je me demandais s'il était possible ~~de~~ à nos ancêtres d'aller au ciel. Ils n'ont pas connu la parole du Sauveur. Est-il possible que mon grand-père Ntirwimura soit au Ciel, lui qui avait quatre femmes, une case des abazimu, qui était le grand chef des imandwa, qui n'a jamais entendu parler du Christ, bref, dont la manière de vivre différait en tout de celle que l'Eglise nous a apportée. Oh! ancêtres! vous n'aurez pas la vie éternelle! Que peut faire ma prière? Dieu ne l'écoute pas! Et Nyandwi? Celle-là qui a refusé le salut par orgueil, pourra-t-elle jamais entrer dans le royaume du Père?

Elle est morte, sans avoir mis les pieds à l'Eglise comme elle avait promis à son père. Son petit fils a eu l'occasion d'assister à ses funérailles lorsque le Chanoine l'envoya quérir son minerval. Son fils Ruvuma, craignant la colère d'une femme qui est morte sans avoir empli tous ses devoirs chez lui. Son père vivait toujours seul, avec la bière compagne des gens sans raisons et ceux qui veulent détruire à jamais leur vie. "La mort le guette, m'avait dit Nganda lorsqu'il est revenu de la maison, j'ai pitié pour lui malgré tout ce qu'il m'a fait. Comment se fait-il qu'il vive encore, lui qui passe son temps à boire et ne se souvient pas que son corps a besoin aussi de la nourriture? Il ne mange plus, que peut-il manger? Il ne sait pas se la préparer. Il boit seulement. On raconte qu'il boit de l'urwagwa vieux d'une semaine. Lorsque je suis allé le voir, il ne m'a pas reconnu: il a tellement vieilli qu'il ne peut distinguer si c'est un chien qui entre ou un homme. Mais que peut-on faire pour un homme qui se tue?"

Pour sortir de ces pensées qui risquaient d'abîmer mes vacances si bien commencées, je me suis allumé une cigarette. Me retournant vers mon compagnon, un garçon extérieurement gentil et sympathique, je lui dis:

- Tu fumes?

- Oui, merci.

Je lui tendis mon paquet, ce qui lui montra que j'étais civilisé.

- Comment se fait-il qu'on n'a pas encore récolté le sorgho ici?
dis-je pour engager tout simplement une conversation

- Peut-être, ils sont occupés. Mais, j'ai l'impression que les habitants autour de ces centres ne cultivent pas beaucoup;

d'ailleurs tu le vois par ici, il n'y a pas assez de champs de sorgho. -Préfugées ;répondis-je un air foré ils travaillent comme tout le monde sauf quelques unes qui fainéantent en ville sous prétexte de faire le commerce.

- Cela est vrai, surtout les jeunes gens et les filles qui se prostituent. Elles disent toujours, je travaille à Butare, à Kigali et cela veut dire: je me prostitue dans un cabaret de Butare, de Kigali" Tandis qu'il raisonnait ainsi, je pensai à Rose; non, ce n'est pas le même cas chez elle, ce sont les contraintes extérieurs qui l'ont poussée à se prostituer.

- Tu vas à Kigali?

- Oui, toi aussi je pense; la question que je venais de poser me parut bête mais c'était tout simplement un moyen de chasser l'idée de Rose. Le Fore dans laquelle nous étions roulait lentement. Mon compagnon ne m'adressa plus aucun mot. Comme je suis de naturel assez silencieux, je m'occupais à regarder les collines et les montagnes défiler et laissais le jeune homme à ses pensées.

Kigali ne m'attirait pas beaucoup. Non, douce cousine, j'aime la campagne et tout de qu'elle possède, ses hommes, ses collines, ses vallées, ses montagnes, ses sentiers, ses boues, sa pluie et surtout son soleil et sa tranquillité. Je n'aime pas ces villes où l'on est toujours exposé aux bruits de voitures, à ces poussières routes nues, aux regards curieux des gens, aux bandits qui vous volent votre argent au premier moment d'inattention... Vois-tu, Pauline, puisque Marie voulait me voir au commencement des vacances, je devais y aller d'autant plus que je devais me réjouir avec elle de mon diplôme des humanités gréco-latines que je venais de décrocher. ~~xxxxxx~~ A ma descente du camion, je la vis venir m'embrasser c'était samedi.

Il est temps, Pauline, que je te dise quelles étaient mes relations avec Marie et ce qu'elle était. Sa famille a longtemps servi Kibwana le sous-chef de notre colline. Son père était son devin et son conseil principal. Lorsque Marie naquit le hasard fit que le seul fils du sous-chef mourut. Sa femme n'eut plus d'enfants malgré l'effort de tous les devins de notre village et même des autres collines. Les esprits restaient muets. Mais le père de Marie ne perdit pas son prestige. Ses intrigues l'aidaient et la soutenaient. La tendresse, sous-chef et sa femme se porta sur Marie. Quand elle grandit, les seuls à avoir compris l'utilité des études étaient les chefs, les sous-chefs et leurs subordonnés, et le bas-peuple restait toujours dans ses mentalités: à quoi servent les études?

Marie fut envoyée à l'école soit que le sous-chef prévoyait une situation qui devait nécessairement changer et voulait trouver une garantie pour l'avenir dans une fille instruite, soit qu'il

ait protégé toute sa tendresse à cette fille dont son père était son oeil, elle sortit deux ans après pour remplir je ne sais quelle charge à Butare. Elle enrichit sa famille. Trois ans après, lorsque je suis entré au Collège, je la connus. Actuellement sa famille est la plus riche de notre village. Nous avons noué alors une amitié tout à fait vulgaire. Elle demanda du travail à Kigali parce que cette ville florissait plus que Butare. Et là, elle se "civilisée"!

Son père, un homme mièvre, intérieurement jaloux et méchant, extérieurement souriant, bon, bavard et sympathique, s'en alla raconter au sous-chef que mon père avait critiquée son pouvoir:

"il était chez son grand-frère; accusa le père de Marie; il avait bu, il dit à ses frères que tu as eu des relations incestueuses avec ta soeur, que tu as brisé le dos de son ~~père~~ ^{père} avec une chicotte, que tu es méchant, que tu n'es qu'un chien dans queue..." Le chef se fâcha.

Il appela mon père. Sans savoir même pourquoi, il reçut une vingtaine de chicottes sur le derrière. Il vit toutes nos vaches confusquées. Encore une fois quand j'y pense, ce ne sont que les vers de Nganda qui me viennent à la bouche:

'TOUT N' EST QUE MENSONGE ET HYPERISIE

L'HOMME MANGE L'HOMME L'ACCABLE AFFREUSEMENT.'

Quand mon père revint après un mois de chicottes et de corvées, il réunit ses frères, ses tantes, ses oncles, ses soeurs, ses enfants et tous ceux qui avaient une relation directe avec notre famille. Il leur offrit une cruche d'urwagwa et au milieu d'eux il prit la parole: "Mes frères, voilà un mois que ce chien est allé se chercher des faveurs chez le sous-chef en divulguant des mensonges contre moi. Nos vaches ont été prises. Nous vivons sous la colère du sous-chef. Si une occasion se présente, il ne manquera pas de m'en voyer là d'où l'on ne revient pas. Il cracha par terre et ce geste montrait qu'il ne craignait pas non seulement le sous-chef, mais aussi la mort. Puisque nous ne pouvons rien contre ce chien qui lèche le derrière des sous-chefs, le seul moyen qui nous reste est de le haïr: haïssons-le mes frères, haïssons-le, il le mérite, haïssons-le jusqu'à la fin de notre descendance" Et comme une prière il ajouta: que toutes les malédictions, que tous les malheurs, que toute la colère des ancêtres qui nous voient ici réunis, s'abatent à quiconque de notre famille donnera du feu, de l'eau, de l'aide, à quelqu'un de chez Nkiko. Il était en colère. Il prit sa pipe et se mit à la frapper sur le bord de la cruche de bière. Tout le monde se tut. Personne n'osa parler. Son grand-frère, homme que j'ai toujours admiré à cause de son bon sens et son intelligence, se leva et tint un discours semblable à celui de mon père. Il insistait surtout sur les intrigues du père de Marie, comment il s'était fait des ennemis par ses intrigues.

Après s'assit et mon père lui dit: viens, fils de ma mère, viens boire avec moi pendant que le sous-chef et ses molooses ne nous ont pas encore éliminés.

Depuis lors, se fut la haine totale entre ses deux familles. Mes oncles paternels ont donné deux vaches à mon père, pour remplacer les dix que le sous-chef avait prises. Tu vois, Pauline, pourquoi je n'ai jamais eu l'idée de prendre Marie à la maison. Toi aussi tu la hais? Je crois que tu es de notre famille et que ce serment de mon père nous accable! Ma seule chance est qu'il n'a jamais su que j'allais la voir à Kigali. Il m'aurait maudit.

Ne sois pas étonnée de ce que je te dis, je ne viole pas un secret, maintenant qu'elle a reçu un mari convenable, et qu'elle est heureuse, maintenant qu'elle m'a pardonné tout les caprices d'un adolescent, elle m'a permis sous ce nom de Marie de mettre à la lumière ce mauvais chemin de l'amour dans lequel nous étions égarés.

L'ennui est le serviteur du temps. Quand le temps n'est pas là, on ne s'ennuie pas. Mais quand il est là, avec toute sa majesté, l'ennui se lève et transmet ses ordres. Le premier de ces vacances, je ne me suis pas ennuyé. Je n'avais pas de temps Marie était allée à son travail. Je me suis permis de visiter tous les quartiers de Kigali. Partout la ville était dans son ampleur. Et dans ~~xxxx~~ m'en rendre compte, il était midi. Je courus attendre Marie à la sortie de son bureau. Elle sortit accompagnée de deux jeunes gens. Ils la quittant devant le bureau après lui avoir serré la main en souriant.

- Tiens, tu es là? Tu m'attendais?

- Je me suis promené toute la journée et l'idée de venir te chercher m'est venue.

- Comme tu es gentil! allons dîner.

- En traversant la grande route, Marie me dit:

- Je vais voir s'il y a cinéma aujourd'hui. J'aime le cinéma tu sais? J'y vais chaque fois qu'on tourne un film.

- Quel gaspillage d'argent!

- Non, je ne peux pas vivre sans aller au cinéma. C'est absolument nécessaire.

- Tu dis "absolument"? Ma chère Marie, tu oublies que tous les hommes ne vont pas au cinéma? Nos ancêtres n'ont jamais entendu parlé du cinéma, mais pourtant ils ont bien mené leur vie.

- Ah, s'exclama Rose, tu veux vivre comme eux? Je me demande quelque fois comment on peut vivre à Magi sans électricité sans robinets, sans cinéma, sans voiture, avec ces sentiers qui vous mouillent le matin de rosée, non, je ne peux pas vivre là et je crois qu'aucun homme civilisé ne peut pas le supporter.

- Non, Marie, des hommes civilisés, comme tu dis, devraient justement

aimer la campagne pour cela. Toi, la fille la plus instruite, tu devais aimer la campagne pour ses sentiers sales, pour ses habitants insupportables, pour ses difficultés et même pour sa pauvreté... Mais au fond de moi-même je me reappelaï encore une fois les vers de Nganda:

SI VOUS TOURNOYEZ LA PONTE DE VOTRE LANCE
VOUS CHASSEREZ DE MA TOMBE CET HOMME QUI TRACE
DE SON ARME CUELLE QU'IL APPELLE CIVILISATION
ICI ELLE ENTERRE UN DE CES NEGRILLONS...

Encore une victime de la dite civilisation, elle a oublié son peuple dans lequel elle est pauvrement née.

C'était un dimanche. Un matin de juillet. Marie avait projeté d'aller à la messe avec moi. J'avais été d'accord? Je ne pouvais m'empêcher d'aller à la SAINTE FAMILLE; pour montrer aux garçons de villes ce nouveau complet avec lequel j'avais reçu mon diplôme! Voilà un matin qui annonçait une journée agréable! C'était un matin de juillet où tout le monde se sent détassé, un matin pas très froid, un matin avec un soleil qui caressait toutes les collines environnantes de Kigali.

Les BASHIKAZI, femmes fréquentes dans ces centres, différentes des autres par leurs manières de porter les pagnes et leur façon de s'exprimer en Swahili, commençaient de sortir de leurs mains et mains aux hanches, se parlaient comme s'elles voulaient étaler leur connaissance devant moi.

Chère Pauline, quand tu auras envie de visiter ces quartiers en simple touriste, tu les reconnaitras facilement. Elle habitent les quartiers autour des villes. Elles vendent de la bière à l'insu de la police. Il est facile de trouver chez elles des filles qu'elles hébergent pour attirer la clientèle, mais cette fille te dira toujours si tu lui demandes quelle relation elle a avec cette femme: Mama Hamida? C'est ma tante!

Un moment je suis penché à la fenêtre pour entendre leurs bagatelles. Je ne connaissais pas le swahili et la seule chose qui me distraya était leurs gestes. Je souris et Marie qui était restée à table attendant le déjeuner, vint me rejoindre?

- De quoi ris-tu? Ah! Ce sont ces femmes? dit-elle en jetant un regard par dessus mon épaule. Elles nous amusent beaucoup. Si tu pouvais voir leurs bagarres ou leurs disputes! C'est très charmant. Mais déjà, je ne l'écoutais pas. J'étais paralysé. Qu'est-ce que je vois? Est-ce possible? non, je ne crois pas? Il faut que je m'en rende compte. Rose? Rose? Ici? Ce n'est pas possible! Mais si, c'est bien elle. Elle porte la seule jupe qu'elle portait le dernier jour que je l'ai vue à Ngoma. Là-bas, à cinq cent mètres, Rose s'entretenait avec une de ces femmes. Elle tenait un seau d'eau à la main.

Je ne pouvais pas entendre leurs conversation, mais c'était bien elle. Comment est-ce possible, j'ai reçu sa lettre de Gisenyi il y a un mois? Un mois c'est beaucoup pour parcourir le monde quand on est poursuivi par les maheurs.

- Marie, je n'irai pas à la messe aujourd'hui.

- Mais, qu'est-ce qui te prend? Il ya deux minutes tu étais content de venir avec moi à la messe.

- Depuis ces deux minutes, je hais le Bon Dieu et je ne veux pas entrer dans son Eglise. Sache bien gentille Pauline que ma foi a été fervente et que ce que je disais était des mensonges.

- Comme tu veux, je vais prier pour toi, mais je ne suis pas contente de tes réactions.

- Mais tu es contente de moi, voilà l'important; et pendant un moment, j'eus l'impression que j'allais étouffer dans ses bras.

Reconte-moi, maheureusem, comment tu es arrivée ici, ne vois-tu pas que c'est meilleur de rentrer à Magi au lieu de parcourir le monde? Ne crois-tu pas que c'est plus facile de supporter ton père que de rester dans cette ~~et~~ ville corrompue où ta vie n'est rien d'autre que ta destruction?

Marie était allée à la messe. J'avais le temps libre de parler avec Rose, de la convaincre que la vie qu'elle menait à Kigali n'était que sa mort, sa fin. Tout ce que tu dis, est vrai, répondit Rose avec un grand soupir, mais sache vien que ce n'est ni mon souhait, ni ma volonté si je dois mener une telle vie. La campagne n'est horrible. Il y a ces ~~filles~~ filles, ces garçons qui se moquent de nous autres malheureuses, il y a cette vie sans amis qui m'attend, cette honte et au dessus de tout cela, se trouve mon père brandissant une gourde de bière et prêt à m'assommer si je m'approche. Tu as raison, les villes sont plus horribles, il y a la vie que je risque de perdre, le seul bien qui me reste: la voilà qui disparaît de plus en plus. C'est vrai, je dois regagner la ~~campagne~~ campagne.

J'avais écouté sans rien dire. J'étais ému. Mais j'étais content: elle avait compris. Cette fille si raisonnable, si intelligente, avait besoin d'un secours. J'avais toujours eu envie de la consoler quand elle se plaignait et la seule consolation que je pouvais lui ~~fournir~~ fournir était des paroles avec un coeur sincère.

Si tu étais à la place de ces filles, Pauline (que je ne te souhaite pas!) tu verrais qu'elles ont besoin de l'amitié et que personne ne leur en offrit. Rose pouvait bien vivre à la campagne, et supporter les propos de ses compagnes mais, où trouver un mari? Elle qui a ~~exx~~ couché avec un tas? Dis-moi Pauline, n'est-ce pas la seule chose qui vous préoccupe?

Avoir une vie tranquille et un mari qui t'aime? Hein? D'ailleurs, personne ne désire rien de plus sauf les ambitieux et garde-toi d'en être une, car, comme disaient nos ancêtres, le torrent transporte beaucoup et arrive avec très peu.

- Tu ne m'as pas dit comment tu es arrivée ici? Raconte-moi cette fameuse tournée, dis-je sur un tong gai parce que j'étais content de sa décision de regagner la campagne.

- Je venais de passer trois jours chez la mère de Birenaye. C'est une Rwandaise qui a épousé un congolais et l'a quitté pour des raisons de repos. J'avais la seule idée de gagner Kigali. Mais l'argent me manquait. Aucune occasion ne se présenta et je dus rester. Les voisins se demandaient de quoi je faisais. Les filles ont commencé à me jalouser et me disaient des paroles insignifiantes en me voyant passer. J'ai alors regretté ma vie à Ngoma. La mère de Birenaye ne disait rien. Je ne sais pas si elle était contente de moi ou si elle préférait mon départ. Son fils ne revenait toujours pas. Je me suis décidée alors d'aller tous les jours faire l'auto-stop. Ce qui s'avéra efficace. C'était un samedi. Une voiture passa. Elle était conduite par un blanc. Elle s'arrêta. "Voulez-vous que je monte, mon père? Je vais à Kigali, c'était un prêtre de cinquante ans. ~~Kika~~ Il portait une robe comme les autres prêtres.

Elle s'arrêta un moment pour respirer, puis elle continua:

Quelques uns sont gentils parmi ces abbés! au cours de la route il s'informa de ma situation, de ma famille. Je lui ai tout raconté, ma vie, mes peines, ma famille, les quelques minutes passées avec lui m'avaient consolée. Plus tu parles à un d'eux, plus tu as l'impression que tu parles à un père qui t'écoute et te sourit. Je lui répondais avec toute ma franchise. Je ne peux pas avoir honte devant quelqu'un qui me comprend. Je peux seulement haïr celui qui se moque de la mauvaise situation des autres, ce sont souvent des sots.

Lorsque nous sommes arrivés à Kigali, il m'a tendu un billet de cent francs pour me débrouiller. Puis en souriant il est parti. C'est toujours comme ça, on s'aime, puis on se quitte, on se hait, puis on se quitte, on se promène, puis on se quitte, on se dispute, puis on se quitte, on se rapproche, puis on se quitte, toujours il faut se quitter, tout se quitte. Tu vois deux êtres qui se rapprochent, qui se comprennent qui s'aiment (pourquoi pas) et brusquement il faut qu'ils se quittent, c'est la fin, et quelquefois c'est pour tjrs.

- Tu me fais pleurer, Rose

- Un homme ne pleure pas.

- Mais de joie,

- Quoi? tu te moques de ce que je te dis?

- Non, je suis content de ce que tu comprends ce que je souhaitais

que tu comprends. Tout dans le monde finit brusquement. Tes malheurs vont se terminer et tu ne t'en rendras pas compte. Courage! quand vas-tu gagner Magi? me hâtai-je de changer de conversation.

- Je ne sais pas
- Pourquoi?
- Parceque je n'ai pas encore de l'argent
- Pas de problème.

Rosa vivait chez une certaine femme qui tenait un cabaret dans le Kiyovu. Ce cabaret va être remplacé par des maisons plus modernes, car, comme disait- Rose, tout change; le jour de son arrivée à Kigali, elle avait été accueillie par son amie Sabine qui l'avait présentée à sa patronne. Celle-ci ne la vit pas d'un mauvais oeil parce qu'elle allait aider Sabine à attirer la clientèle. Deux filles dans un cabaret? Voilà de beaux filets pour pêcher l'argent! Depuis ce jour elle eut comme rôle de distribuer l'alcool, d'entretenir les consommateurs et de leur donner tout ce dont ils avaient besoin. Sabine avait le même rôle. Elles pouvaient gagner de temps en temps une certaine somme qu'elles dépendaient à leur tour pour s'acheter de la bière.

Quand j'eus entré dans cette maison, (en effet c'était une habitation et en même temps un cabaret) pour m'acheter une bouteille de primus, la femme me regarda d'un oeil curieux et refusa de me vendre une seule bouteille. Enfin, lassée de mes supplications, elle appela Rose et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Elles échangèrent des mots que je ne comprenais pas. Rose me fit signe de la main. Je devais entrer.

C'était une petite chambre mal éclairée par une petite fenêtre pratiquée dans le mur à deux mètres du sol. Ace qui me semble, la fenêtre était toujours ouverte. Je dus d'abord m'habituer à l'obscurité qui régnait dans cette chambre; une odeur d'urwagwa me remplit les narines. Une table dressée près du lit sur lequel j'allais me heurter si l'intervention de Sabine ne m'était survenue, apparut d'abord sous mes yeux. Sabine m'invita à s'asseoir. Il n'y avait pas de chaise. Le lit était en bois et n'avait qu'une seule couverture. La patronne me tendit une bouteille de primus qu'elle venait de tirer en dessous de ce lit. Elle sortit monter la garde sur le seuil de la porte. Une cruche, probablement d'urwagwa, se trouvait à l'autre bout de la chambre. Une grosse mouche se mit à bourdonner dessus, puis une autre, puis une troisième, plus de silence!

- Vous n'avez pas de clients aujourd'hui? demandai-je en rivalisant de bruit avec les mouches.
- Ils boivent surtout le soir: répondit Sabine, depuis le coucher du soleil jusque le matin, nous ne pouvons pas nous coucher. Nous sommes obligées de toujours travailler.

Nous ne dormons que vers le matin.

- Pourquoi ne boivent-ils pas à temps?

- J'ai toujours dit que ce sont ceux qui ont de mauvaises intentions qui aiment l'obscurité. Des voleurs veulent enfoncez leurs mains dans les poches des autres; quelques unes veulent boire sans payer, il y en a qui veulent passer une partie de la nuit parce qu'ils n'ont pas de logement... Et chaque soir il ne manque pas quelqu'un qui crie de ~~tax~~ toutes ses forces :

on m'a volé, alors que dans son ivresse, il a perdu ses billets ou les a épuisés.

- Il y a longtemps que tu travailles ici? Il me semble que tu connais beaucoup de choses sur ce chapitre. Elle me regarda et croyant que je me moquai d'elle, elle se tut.

Quant à Rose, elle ne disait rien, elle était à ma gauche et semblait chercher quelques souvenir dans sa tête. Et encore une fois le silence tomba dans la pièce.

Une voiture passa. Un coq chanta au loin. Des tambours hurlèrent c'était l'heure de la consécration, là-bas à la Sainte Famille.

Un moment je lis à ~~xxx~~ penser à Marie. Il faut toujours attendre les surprises du temps! me dis-je pour chasser son idée de mon cerveau

La cabaretière qui était restée à la porte rompit le silence.

- Sabine, ton ami vient te voir

- Aliko wapi? (où est-il)

- Hape, il vient par ici;

- Que me veut-il ce menteur, peut-être qu'il vient d'endetter.

Aujourd'hui il me m'aura pas.

- Tu le connais? me demanda Rose, c'est le fils de Kimonyo, à côté de chez nous. Je l'ai vu hier, il m'a reconnue, mais moi je ne me souvenais pas de lui.

- Ah! m'exclamai-je, je voudrai le voir, il est parti quand je faisais ma première année primaire.

~~Ramda~~ Pendant que j'en étais là, une voix rauque se fit entendre.

- Habari, Sabine, tu n'es pas fâchée de la petite scène?

Je n'avais pas d'argent. Hakuna! tu crois que je pouvais dormir avec la soif que j'avais? Wapi! mais je viens te payer!

Kamata! tu as du rwagwa? Il faut que je tue cette soif qui commence à me torturer.

Quand je l'avais vu à Magi, c'était un bon jeune homme. Maintenant tout a changé, il boit trop, le chanvre lui a sorti les yeux de la tête, quand il parle il touche tous les sujets en même temps, c'est un homme dont la vie s'est écroulée!

- Tiens! tu a de la visite, qui peut-être là? N'est-ce pas que c'est à moi que tu avais donné la priorité?

Et moi, pour augmenter son embarras, je lui saluai par son nom.

Il se pencha pour regarder ma figure.

- Comment? tu me connais? laisse-moi te regarder de plus près.

Haki ya mungu! je ne le connais pas! et, bwana, comment me connais-tu?

- Je suis de Magi, toi aussi, et Rose aussi!

- Ah, tu es le fils de Mutabazi, je me souviens! mais tu as terriblement ~~xawya~~ grandi, tandis que moi je vieillis de plus en plus.

Puis elle ajouta en regardant son amie:

- Alors Sabine, tu me donnes de quoi éteindre cette dévotion?

Il n'avait pas de travail. Quand il a quitté sa colline, il savait qu'en ville il y avait du travail et de l'argent. Il a été déçu. Il a continué et est allé à Kampala, ville où il était facile de s'enrichir, disait-on, et apprendre du swahili et revenir en Rwanda pour se montrer à la masse inculte. Il travailla comme chez un commerçant. On ne sait pas comment il quitte son travail. A Magi on dit qu'il a volé et qu'il a été mis en prison. Son père et sa mère disaient qu'il était mort. Sa mère a pleuré et ~~fixa~~ finalement elle a essuyé de son bras ses larmes!

Il avait pris une place à côté de Rose et nous avions commencé à boire. Je sentais l'alcool monter jusqu'à la gorge. La conversation était animée. Je ne sais pas comment elle a tourné sur la vie de Minani.

- Raconte- nous, Minani, pourquoi tu ne veux pas rentrer chez toi. Tes parents te croient mort. Tu leur ferais un grand plaisir de les voir depuis très longtemps. Tu n'as pas de travail ici, tu ne fais que perdre ton temps.

- Eh bwana, je sais qu'il y a des jeunes qui vivent à la campagne et qui sont plus heureux que moi. Ils ont tout ce dont ils ont besoin. Tu vois? La bananeraie de mon père est très fertile, pourtant je suis ici à me quereller avec Sabine et sa maîtresse pour une bouteille. Que puis-je faire? La ville m'a enchaîné, je suis lié.

- Mais ne peux-tu pas au moins essayer? Ne peux-tu pas aller au moins aller voir ta mère qui probablement mourir bientôt de chagrin? Ne peux-tu pas essayer de faire une tentative de la vie à Magi? Que crains-tu? Tu es jeune. Ton père a une propriété que tu peux exploiter; l'agriculture est la seule richesse d'un Rwandais.

- Tu as raison, il faut toujours essayer, ~~je~~ ^{je} sais que beaucoup d'essais ne réussissent pas toujours mais il faut essayer tout de même. Surtout je dois aller voir mes parents qui ont déjà mouillé ma mort de leurs larmes. Oh! comme- je suis mort-vivant!

Et se retournant vers sa compagne Sabine, il lui dit:

-Ma chère Sabine, je te laisse ici et je veux vivre chez mon père, il a des vaches, il me cherchera une femme. Non, je me trompe, aucune femme ne pourra m'accepter, mais toi, Sabine, je sais que tu peux accepter de vivre avec moi à la campagne.

Viens avec moi, tu sais bien que je t'aime le jour où tu m'es recueilli affamé, assoiffé. Quitte cette ville et suis-moi.

Regarde bien ce monde que tu te construits.

D'ici quelques années tu auras des rides comme ma mère et personne ne s'intéressera à toi. Viens, allons construire une cabana à la campagne et disons adieu à cette ville qui nous détruit l'âme.

Viens avec moi puisque nous nous connaissons, nous sommes deux animaux qui se comprennent.

Je fus touché par ce discours. Je n'avais jamais entendu un tel discours sur la question de l'ameour! Si Sabine ne répondit pas tout de suite, ce fut parce que le discours avait eu un effet favorable. Elle leva la tête. Elle alla d'abord voir si sa patronne était à la porte. Se rendant compte qu'elle était partie, elle rompit le silence dans ce monde qui attendait ses réactions:

- Minani, ce que tu dis, me touche au coeur, tu sais bien que je t'aime le jour où tu es arrivé ici. Tu as bu, tu as mangé et tu es parti. Je ne t'ai pas fait payer. Pourquoi ai-je fait cela? Peut-être que la providence voulait que nous rencontrions. Elle se tut un moment et regardant encore dehors, elle continua! J'avais remarqué que tu n'avais pas d'argent.

-Je venais de la prison.

- Je t'ai donné un peu d'argent pour la journée: ma patronne a failli me renvoyer. Et sans lui laisser le temps de continuer, Minani se pencha vers elle lui chuchota:

- Et depuis lors, je t'aime! N'en dis pas plus, même si tu ne veux pas venir avec moi, moi je viendrai de temps en temps te voir, et j'aurai honte de ne partager tes malheurs; et sans tranquillité, je me morfondrai toute ma vie à la campagne sans femme.

- Et bien, puisque vous partez tous, je n'ai rien à faire/ici,

- Voilà ce qui est bien dit, renforçai-je satisfait. Arrosons cette fête, une bouteille pour chacun.

- J'espère que ma mère se chargera des préparatifs et se retournent vers moi.

- Quand rentres-tu?

- Cela dépend de Rose, dis-je d'un ton joyeux; s'elle prête pour demain nous pourrions trouver une camion de Butare à Magi.

- Et , bien, si c'est moi que vous attendez, je n'ai rien à emballer.

Tu te souviens , Pauline que j'avais laissé Marie aller seule à la messe. Je ne sus pas que l'heure du dîner avait sonné. Lorsque je suis arrivé à la maison pour lui annoncer mon projet de rentrer, elle avait déjà connu l'emploi de ma journée.

- Tiens, me dit ironiquement Marie, tu viens d'en avoir assez?

Je regrette, Joseph, je ne savais pas qu'un chrétien peut abandonner la messe pour passer le dimanche à côté de femmes publiques.

Mais je dois prier pour toi

- Ecoute-moi, Marie,

- Non, tu es menteur, un hypocrite, un païen

- Je t'assure, Marie

- Va assurer les femmes publiques et laisse-moi me reposer, je suis vraiment fatiguée.

- Tu ne me comprends pas...

- Comment puis-je te comprendre quand tu signes tes lettres

"fidèlement à toi" et tu cours derrière toutes les femmes de Kigali, en plus devant mes yeux. Et dans un mouvement de colère, elle sortit en claquant la porte derrière elle.

Le boy entra. Il voulait me servir le dîner.

- Dis-moi, garçon, comment Marie sait-elle que j'étais chez cette femme.

- Elle t'a attendu pour le dîner. Tu n'es pas venu, par la porte elle a aperçu cette femme qui allait acheter du sel.

Tu n'as pas vu mon visiteur?

Elle est chez moi avec Rose et Sabine lui a répondu la femme.

Alors elle est entrée dans une telle colère qu'elle a renversé tout ce que je lui avais servi. Elle a fumé seulement. Elle a épuisé tout un paquet. En effet on pouvait voir des bouts de cigarettes sur le sol.

- Puis-je te servir? demandant le boy.

- Merci, je n'ai pas faim, voici ta récompense.

Puis il disparut dans la cuisine avec un billet de cinq cents francs.

Je ne sais pas, Pauline si je me trompe en disant que la jalousie chez les filles est plus développée que chez les garçons. Quand je voyais Marie avec un jeune homme, ça ne me disait rien. Et ce jour sans même m'écouter elle m'attribua tous les vices du monde. Elle sortit seule pour aller au Actualités. Je restai seul en compagnie de son boy qui ne quittait pas la cuisine. Tout était prêt pour rentrer le lendemain.

Quand elle revint, j'essayai d'introduire la conversation.

- Comment étaient les Actualités?

- Intéressantes?

- Que traitaient-elles?

- L'agriculture.

Ce fut tout, je venais d'épuiser le sujet.

- Une cigarette?

- Non, je ne veux pas fumer.

Je te conseillais tout le temps, Pauline de ne jamais brusquer les affaires, surtout celles qui vous concernent, vous les filles. Chez vous le pathétique réussit bien. Mais il faut d'abord attendre. J'ai dû alors attendre que la colère de Rose meure, comme l'eau qui s'infiltrait dans le sous-sol. Alors j'y ai appliqué une

émotion sincère.

- Ecoute, Marie, tu m'as attribué des intentions que je n'ai jamais eu et que je n'aurai peut-être jamais.

Elle ne dévisagea et sembla lire ma pensée. Comme elle ne disait rien, je fus encouragé et je continuai:

- !tu es assez raisonnable, faut-il nous quereller pour une si petite affaire? Elle restait toujours muette.

- Ce matin, j'ai cette fille par la fenêtre et je l'ai reconnue:

L'expression de son ~~ex~~ visage changea; pourtant aucun son ne sortit de sa bouche.

-Tu ne peux pas t'imaginer comment elle a souffert.

Tu ne sais même pas l'aider, alors qu'elle de ta colline.

- Je ne le savais pas.

- Continuons, son histoire est émouvante et mérite d'être écoutée.

Je lui ai raconté les parties les plus palpitantes de la vie de Rose.

Et ce fut avec des "ah" qu'elle me répondait toujours. Peu à-peu

avec une certaine éloquence qui me coûta des sueurs, je parvins

à faire sourire Marie. La journée se termina avec une nouvelle victoire

j'étais content. Ce soir, en allant me couchant, je me surpris en triant

de composer des vers:

Je ne serai pas le premier mortel

Je me débattrai comme un fou

Je ne mourrai pas comme mes frères

Je lutterai, je battrai

Et quand le dernier grain de forge tombera

Je m'étendrai à côté d'eux

Et je dirai: Civilisation, tu a gagné.

Alors elle me poussera du pied

Me jettera à ses moelles qui dévoreront

Finis mon corps

Je ne serai qu'un souvenir

Une ombre qui passera devant ceux qui vivent encore.

Réussirai-je un jour?

No, la résurrection d'un noir?

A quoi ça sert?

Mais deux, trois, peuvent ressusciter

Ils ne sont pas morts

Ils sont morts-vivants.

Fouettés, gifflés, piétinés,

Sur le sol ils regardent toujours

Mais ils ont peur

S'ils se lèvent ensemble.

Ils diraient: civilisation,
Tu nous as tué qu'il y a de bon
Ce qu'il y a de noble
Nous voulons choisir,
Choisir librement
Choisir un homme,
Choisir entre ce que tu nous apporte
Et ce que nous avons
Ne détruis rien,
Laisse tout à notre choix.

Voilà la résurrection
Et plus tard nous dirons
Tu ne détruis plus, civilisation,
Mais tu construis
Viens, apporte-nous cela,
C'est bien, c'est noble.

Tu répondras: mes enfants
Je ne vous veux que du bien
Prenez ce que vous voulez
Ce qui vous avantage
Et laissez moi le reste
Car il y a beaucoup d'affamés
Ils sont tous mes enfants
Et il n'ont pas besoin de la même nourriture.

CHAP. V

Voilà deux semaines que je vivais avec Nganda. Ses vacances avaient commencé une semaine après les miennes. Mon père ne me parlait pas. Depuis l'incident que j'avais eu avec mon oncle. Rose vivait avec sa mère chez Makuba. Nganda se livrait toujours à la poésie. Il venait de faire une vingtaine de poème parmi lesquels j'aimais surtout 'campagne sereine' tu peux le lire, Pauline, tu l'aimeras comme moi

Campagne sereine,
Me voilà de retour,
Collines ensoleillées,
Laissez mon regard vous chatouiller
Comme un rat qui monte le long du grenier.

Laissez-le se poser sur vos buissons
Sur l'Akanyaru qui coule à vos pieds

Comme un petit enfant sur les genoux de sa maman
Et mêlez ma joie et mon repos à votre tranquillité sauvage

Cachez l'infortuné du monde civilisé
Qui veut l'engloutir, gagnez son cœur
Qui vous aime aspirant à vous voir
Apaisez son âme qui se cache sous vos arbres.

Oh, campagne muette,
Un seul sourire suffit pour m'endormir
Un seul regard suffit pour mon bonheur
Mais ton silence? Où s'en va-t-il?
Là? Non. ah!

Je comprends.

Une voiture passe, plus de silence
Un avion déchire les nuages sombres
Plus de calme. Il est mort. Assassiné.

Rentrons!

Je t'ai dit, Pauline, que mon père ne parlait pas depuis l'incident avec son grand-frère. Il faut donc que je le mentionne sur ses feuilles. C'était le jour où nous sommes arrivés à Magi. Nous étions à quatre: un étudiant, deux femmes publiques et un bandit! Tandis que tout le monde nous saluait, mon oncle se leva en titubant et sans même me saluer, me dit sur un ton trulent: Fils, nous avons t'envoyer pour faire des études, tu ne le fais pas, tu cours seulement les filles. Et les bandits, qui est cette fille? N'est-ce pas la fille de Cyuha qui est allée se chercher des maris en ville? Qui est ce jeune homme? N'est-ce pas le fils de Kimonyo qui vient de la prison? Fils, nos ancêtres disaient: n'attachez pas votre chèvre à côté d'une capricieuse, elle la contamine, si tu as des amis de ce genre, c'est du temps perdu... Tout ce que nous avons fait ne sert à rien.

Pendant tout le temps de son discours, il avait fait des efforts énormes pour ne pas tomber. Et les yeux des assistants se posaient successivement sur moi, sur Minani et sur les deux jeunes filles. On entendait partout des murmures:

Si c'est bien le fils de Kimonyo, vous devez fermer soigneusement vos portes! Après nous avoir livré au mépris et à la curiosité de l'assistance, mon oncle entra à la maison en chancelant.

Un ami nous accueillit et nous offrit une bouteille: "Amis, la vie ici est compliquée, quand on te connaît un tel défaut, on ne peut jamais dire que tu t'en es défait. On se méfie toujours de toi. Mais vous les trois, je vous conseille de vous approcher d'eux, de les aider, de ne

rien faire qui pourrait réveiller ou grandir leur méfiance."

Lorsque je suis arrivé à la maison, mon père, dans son silence, ne me laissa pas deviner ses intentions sur l'incident. Il l'avait su, le bruit court vite à la campagne. Mais quand je me suis levé le matin, il était en train d'enlever les mauvaises feuilles dans sa bananeraie avec une lance et une machette;

- Ntirus^Wha, m'interpela-t-il, viens ici.

- Je mis ma chemise et le rejoignais.

- Me voici, dis-je avec une timidité qui m'a toujours envahi à sa présence.

- Qu'est-ce qui s'est passé hier soir avec ton oncle?

Il paraît que tu l'as insulté?

- Non, père, je ne lui ai rien dit. Puis j'ai rapporté toute la harangue de son grand-frère.

- Tu vois pourtant qu'il dit vrai, et la tête levée, il ne détachait pas les yeux des bananes pour voir celles qui étaient mûres.

Cela m'a agacé, il semble qu'il n'attache pas une importance à ce qu'il dit. Mais chacun de ses mots a une signification bien précise.

- Père, ce qu'il dit est vrai, mais comment peut-il juger un homme par des propos recueillis ici et là? On parle beaucoup ici mais la vérité est rare.

- Va-t'en, c'est tout ce que j'avais à te dire, ne me fais pas de leçon. Nos ancêtres disaient que l'épaule grandit mais ne dépasse pas le cou. Tu n'es pas plus intelligente que moi. Il continua son travail.

Pendant deux semaines suivirent, nous devions nous réhabituer à la vie de nos parents. Nous avions tout oublié. Même l'incident avec mon oncle. Tout allait bien. Un autre malheur vint alors troubler nos vacances attendues. C'était quel jour? Je ne me souviens plus? Mon cerveau vieillit. J'y suis. Je me souviens. C'était un dimanche. J'étais occupé à cirer mes souliers pour aller à la troisième messe. La première et la deuxième étaient pour les vieux. N'est-ce pas vrai, Pauline? Tu te souviens du jour où nous sommes disputés car je ne voulais pas aller à la troisième messe mais à la deuxième. Alors avec toute la colère féminine, tu m'as dit: "Pauvre, ami, tu n'es pas civilisé".

Minani arriva ce matin. Il avait couru. Ses yeux grands ouverts, il commença par dire un mélange de kinyarwanda et de swahili, et après quelques minutes de bégaiement il s'exprima correctement:

- Il est mort.

- Qui? dis-je en essayant de garder mon calme.

- Ton père, dit-il en pointant Nganda.

Il avait abandonné sa besogne pour venir nous rejoindre. Mes yeux se dirigèrent sur lui lorsque je vis deux gouttes de larmes tomber sur le sol. Oui, il a pleuré! Lui qui a subi les mauvaises épreuves de la vie à cause de lui, il lui a versé deux larmes, deux larmes, c'est beaucoup, c'est assez!

La nouvelle nous avait figée dans une position de silence. Ni le bruit de ma soeur chantant un air populaire à l'intérieur de la maison, ni ma mère qui nous posait des questions du fond de l'enclos, ni le bruit de mon petit frère qui salissait mes souliers en les essayant dans ses petits pieds, rien, rien ne put nous tirer de la situation où nous avait plongé cette terrible nouvelle. Enfin Nganda essuya ses larmes et dit : - Allons l'enterrer, il le fallait.

Au cimetière, (celui des païens parce que Cyuha n'avait jamais écouté la parole de Dieu) mon père avait pu réunir une vingtaine d'hommes. Pas de femmes, Cyuha l'avait dit du temps où il vivait avec Meza. Aucune femme ne s'était avisée à l'accompagner au cimetière. Elles étaient toutes restées à la maison. Elles devaient s'occuper seulement de chercher des herbes de chasser les esprits de la maison. Même Rose n'avait pas osé de venir au cimetière. On devait respecter les souhaits du défunt. S'il n'est pas dangereux à ce moment, son muzimu était à craindre.

Dès que mon père apprit sa mort, il transmit le mot habituel "venez nous aider". On ne disait pas : "venez enterrer tel ou tel". Non, on se transmettait ce mot d'ordre. C'était connu. L'interpelé, sur un ton pitoyablement forgé demandait : "Qui est-ce encore" ?

On avait commencé à creuser. Deux hommes étaient dans la fosse. Les autres s'entretenaient sur plusieurs sujets. Rien n'était épargné. Même le défunt, on EN PARLAIT : ses goûts, ses défauts, ses qualités, ses ennemis etc... Il était muet. Il ne se défendait. Il était là, à l'ombre d'un buisson. Privé de vie. Il était enveloppé dans une longue natte avec trois cordes placées horizontalement autour de la natte. La première se trouvait au dessus de l'endroit de la tête, la deuxième autour du tronc, et la troisième sous les pieds. Je ne pouvais pas avoir le corps à cause des extrémités de la natte qui le dépassaient d'environ deux pieds.

Après avoir creusé quelques mètres de profondeur, ce qui coûte environ deux heures, on coupa de l'herbe que l'on mit d'abord dans la fosse. Ensuite, deux hommes ayant descendu, reçurent le paquet en tenant l'un par la tête et le tronc, l'autre par le tronc et les jambes ? Ce fut un moment de silence. Tout le monde se levait. On délia les cordes toujours dans un silence à effrayer un léopard. On le couvrit encore de l'herbe. Tout le monde nous regarda. Que se passait-il ? Mon père fit signe à Nganda de s'approcher. Nous avions oublié que Nganda devait "enterrer son père". Parmi les enfants d'un même père, celui-ci devait choisir un qui devait jeter la terre le premier dans sa tombe. En récompense, il reçoit une partie de la bananeraie laissée par le défunt. Ce fut à Nganda que revenait alors cette tâche.